ACTE III, SCÈNE



LA LESCOMBAT,

DRAME EN CINQ ACTES,

par MM. Antony-Béraud et Alphonse Brot,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 18 SEPTEMBRE 184[illegible].

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ALFRED DE LUCENAY, capitaine de cavalerie.	M. ALBERT.
CHARLES DE MONGEOT, capitaine d'artillerie.	M. ALEX. MAUZIN.
M. DE LESCOMBAT.	M. MATIS.
BERGERET, ancien valet de chambre du président d'Escars.	M. CHILLY.
LE MARQUIS DE RANCÉ.	M. CULLIER.
M. DE LAUNOY, lieutenant criminel.	M. ANATOLE.
ÉTIENNE GUÉRIN.	M. NAVARRE.
GIRAUD, joaillier.	M. ADOLPHE.
JOURDAIN, coiffeur.	M. ALEXANDRE.
GERMAIN, valet de chambre.	M. ROCHEUX.
GUILLAUME, employé du Châtelet.	M. EDME ROGER.
ASSELIN, brigadier de la Maréchaussée.	M. PROVOST
MARIE, veuve du Président d'Escars, et plus tard Mme de Lescombat.	Mlle VIRG. MARTIN.
ERNESTINE DE RANCÉ, femme du Marquis.	Mme A. PASTELEAU.
ROSALIE, femme de chambre de Marie.	Mlle RACINE.
PAMELA, couturière.	Mlle BOUTIN.

Gardes de la Maréchaussée parlant, Seigneurs, Dames, Geôliers, Soldats, Valets, Piqueurs, Chasseurs, Paysans, Habitans de Paris, etc., etc.

La scène au premier acte est à Angers, chez la présidente d'Escars; au deuxième acte, chez la marquise de Rancé; au troisième et au quatrième acte, au château d'Escars, chez M. et Mme de Lescombat, à quelques lieues de Paris; au cinquième acte, au Châtelet. La scène se passe en 1766.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon meublé et décoré avec élégance. Portes latérales, porte au fond ouvrant sur un premier salon. A gauche, une toilette à la mode du temps; à droite, une table couverte d'un tapis avec tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSALIE, Mlle PAMÉLA, *couturière*, M. GIRAUD, *joaillier*, M. JOURDAIN, *coiffeur*, DEUX VALETS *portant plusieurs cartons.*

ROSALIE, *aux marchands en entrant avec eux.* Bien! très-bien! voilà ce que j'appelle de l'exactitude. (*A la Couturière.*) Toutes nos robes sont-elles dans ces cartons, mademoiselle Paméla?

PAMÉLA.

Toutes, aussi fraîches que si elles sortaient de mon magasin de la rue Saint-Honoré, malgré leur voyage en diligence de Paris à Angers.

ROSALIE.

C'est dans le dernier goût, n'est-ce pas? Ah! c'est qu'oujourd'hui est un grand jour pour madame la présidente! Après une année toute entière écoulée dans la solitude, il est bientôt temps qu'une jeune et jolie veuve, comme l'est madame, jouisse enfin des bénéfices de l'état... Mais silence! la voici.

Marie d'Escars paraît; chacun la salue avec empressement; elle est parée d'un déshabillé du matin.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE, *souriant à tous, puis à Paméla.*

Bonjour, Paméla. Ah! voici ce que je vous avais demondé... Rosalie, oidez Paméla ô ouvrir ses cartons. (*Rosalie et Paméla ouvrent les cartons. Marie au Joaillier.*) Et vous, Giraud, qu'avez-vous dans cet écrin? (*Le Joaillier remet l'écrin; examinant.*) Ces girandoles sont d'un goût exquis.

PAMÉLA.

Voici la grande robe parée qui m'a été commandée.

MARIE.

Pareille, n'est-ce pas, à celle que portait madame de Brancas au dernier bal du Ranelagh?

PAMÉLA.

Oui, madame. Mais veuillez donc jeter un coup d'œil sur cette pelisse à la turque.

MARIE.

Elle sera d'un effet délicieux. (*Au Coiffeur.*) Je n'étais pas satisfaite de votre avant-dernier envoi, monsieur Jourdain; c'était d'un vulgaire effrayant...

JOURDAIN.

Voici des dormeuses et des équivoques d'un genre tout nouveau; elles me réconcilieront peut-être avec madame.

MARIE.

Très-bien, je suis contente... (*A tous, leur faisant signe de la main.*) Au revoir; vous ne repartez que demain, je ne veux qu'aucun de vous aille à l'auberge, vous resterez ici.

TOUS.

Ah! madame...

MARIE.

Rosalie, veillez à ce qu'il ne leur manque rien...

Tout le monde se retire. Pendant ce temps, Marie, s'asseyant auprès de sa toilette, sur le devant de la scène, examine ses robes et ses diamans; Rosalie revient bientôt près d'elle.

SCÈNE III.

MARIE, ROSALIE.

ROSALIE.

Eh bien! madame, nos charmontes parures, nos rians atours, les voici donc enfin revenus?

MARIE.

Te l'avourai-je? c'est avec une joie d'enfant que je les touche, que je les regarde; jamais je n'ai si ardemment souhaité d'être belle...

ROSALIE.

Avez-vous donc besoin de ces choses-là pour l'être?

MARIE.

Flatteuse!

ROSALIE.

Moi! vous ne le croyez pas... devant le monde je ne vous adresserais pas le plus léger compliment, on le supposerait intéressé; mais seule avec vous, je puis parler à cœur ouvert, car alors je redeviens votre Rosalie, votre amie d'enfance...

MARIE.

Temps heureux, où, toutes deux, petites ouvrières d'un magasin de modes de la rue de la Ferronnerie, nous n'avions qu'une chambre, qu'une table et quelquefois même qu'une robe. Oh! c'était le bon temps alors!... Depuis, sont venues les passions qui dévorent et qui tuent: la coquetterie, l'ambition, l'amour... et puis les fautes suivies du repentir! Mais tu ne m'as pas quittée, toi; et quand je fus appelée dans ce monde brillant d'où ma naissance m'eût toujours tenue éloignée, je te dis: Rosalie, cette faveur du sort me semblera moins précieuse si je dois vivre séparée de toi.

ROSALIE.

Jamais, m'écriai-je, jamais!... et aux yeux du monde j'ai été votre femme de chambre; mais dans le secret, toujours votre ancienne amie et votre compagne fidèle. Mais, à propos, n'est-ce pas ce soir que se rassemble ici l'élite de la société angevine pour célébrer votre rentrée dans le monde?

MARIE.

Oui; et c'est ce soir aussi que monsieur de Lescombat, exécuteur testamentaire, va nous faire connaître les dernières volontés de mon mari.

ROSALIE

Mais pourquoi donc avoir attendu jusqu'à ce jour?...

MARIE.

Cet étrange délai que jamais je n'ai pu m'expliquer était une clause expresse du testament.

ROSALIE.

C'est différent. (*D'un ton enjoué.*) Mais enfin, grâce o Dieu, nos beaux jours d'autrefois et nos fêtes vont revenir... (*Plus bas.*) Et puis, monsieur Charles de Mongeot qui doit arriver demain ou aujourd'hui...

MARIE, *préoccupée.*

Ah! oui... tu crois? (*Vivement.*) M'as-tu bien remis ce matin toutes mes lettres?

ROSALIE.

Je vous les ai toutes données.

MARIE, *à part.*

Lucenay... quoi! pas même un souvenir!

ROSALIE.

Oh! que monsieur de Mongeot, qui vous aime tant, et qui, je crois, ne vous est pas indifférent, va être heureux!

MARIE.

Ne trouves-tu pas que monsieur de Lucenay reste bion long-temps aux eaux do Plombières?

ROSALIE.

Monsieur Alfred do Lucenay? mais oui... voilà, si jo compto bien... un, deux, voilà deux mois qu'il est parti.

MARIE, *vivement.*

Deux mois! quatre, veux-tu dire.

ROSALIE.

Non, non, deux. Mais n'est-ce pas aussi à Plombières qu'est allé monsieur le marquis de Rancé, aneien ami do feu monsieur le président et de monsieur de Lescombat?

MARIE.

Oui...

ROSALIE.

Avee sa jeune et très-jolie femme.

MARIE, *émue.*

Sa jeune et très... Il est done marié?

ROSALIE.

Depuis trois mois avec mademoiselle..... mademoiselle Er... Er... nestine de... de... que monsieur de Lucenay voyait souvent avant qu'elle fût mariée... Ne lo saviez-vous pas?

MARIE, *so levant et à elle-même.*

Et Lucenay est resté à Plombières! O mon Dieu!

ROSALIE.

Madame va écrire?

MARIE, *agitée.*

Oui, il faut que je lui écrive à l'instant.

ROSALIE.

A monsieur de Mongeot?

MARIE.

Eh! non... à Lucenay!

ROSALIE.

A monsieur do Lucenay?

MARIE.

Oui; qu'y a-t-il d'étonnant?

Elle se place vivement à la table et écrit.

ROSALIE.

Rien..... (*A part.*) Pourquoi done cette subite humeur?

MARIE, *à elle-mêmo.*

Cette lettre!... ce n'est pas cela...

Elle la déchire.

ROSALIE.

Oh! oh! oh! On dirait quo Charles de Mongeot n'a plus le même crédit qu'autrefois dans nos souvenirs.

MARIE.

O mon Dieu! que se passe-t-il done en moi? Non, cette lettre n'a pas lo sens commun...

Elle déchire la seconde lettre.

ROSALIE.

Et de deux! Ah ça, je n'y suis plus... ou plutôt... O ciel! se pourrait-il? Oui, Mongeot est moins aimé qne je n'aurais cru.

MARIE, *à olle-même.*

Des reproches, maintenant? oh! il ne les mérite pas, je ne puis le eroire.

Elle frois .a et jette par terre une troisième lettre.

ROSALIE.

Et de trois!... (*Marie a repoussé l'écritoire, et, la tête appuyée sur une de ses mains, elle semblo plongée dans la rêverie. Rosalie s'approchant doucement et à mi-voix.*) Qu'a done Marie?

MARIE, *tressaillant.*

Rien!

ROSALIE.

Pensez-vous que je n'aie pas deviné?

MARIE.

Quoi?

ROSALIE.

Quo ee n'est plus monsieur de Mongeot, mais monsieur de Lucenay...

MARIE, *so levant.*

Oh! tais-toi! tais-toi!

ROSALIE.

Mo taire!... Mais ce n'est point un erime à uno jeuno et jolie femme, libro de son eœur, de remarquer un jeune homme rempli de grâee et...

MARIE.

Et d'une galanterio parfaite... (*D'une voix contrainte.*) Lo contrasto presqne complet do monsieur do Mongeot...

ROSALIE.

De monsieur de Mongeot, brave offieier, d'un caraetère trop sérieux, sombre, emporté peut-être, mais au cœur généreux et rempli de noblesse et do loyauté. N'aura-t-il pas quelque droit de se plaindre?... Il y a un an, peu do temps après la mort de monsieur d'Escars, il vint ici; votre maison lui fut ouverte; éperdument amoureux de vous, il fit entendre un aveu qne vous écoutâtes sans colère; et lorsqu'il y a six mois il fut obligé de quitter Angers avee son régiment, au moment du départ, quelques mots de regrets sortis de votre bouehe...

MARIE.

Oui, tu as raison, Rosalie... Mais que te dirai-je? un mouvement de eoquettorie... Et puis, je erus aimer moi-même; mais combien plus tard j'ai reconnu mon erreur!... Écoute: tu sais que ee fut un mois après le départ de monsieur de Mongeot qu'on vit tout-à-coup paraître dans la haute soeiété de notre ville un jeune homme eharmant, d'uno famille honorable, neveu, disait-on, de monsieur le comte de Tainvillo.

ROSALIE.

Monsiour de Lucenay.

MARIE.

Il devint bientôt le héros de tous les salons. Il

me fut présenté... à sa vue, un sentiment étrange, inconnu, m'entraîna comme malgré moi au-devant de lui; il me sembla que mon âme passait toute dans la sienne. . Je demeurai muette, immobile, anéantie!... Il s'aperçut de mon émotion, rougit, pâlit à son tour, et dans le tendre regard qu'il laissa en secret tomber sur moi, je lus que nous nous étions devinés! Jusqu'à ce moment, je n'avais connu d'amour que celui que j'avais inspiré; à partir de ce jour, je m'expliquai tout ce que j'avais ignoré jusque là... je compris que j'aimais, je compris que je vivais!

ROSALIE.

Grand Dieu!

MARIE.

Et cet amour, si j'eusse voulu le combattre, Rosalie, c'eût été moi-même vouloir me condamner à mourir.

ROSALIE, *stupéfaite.*

Que dites-vous?

MARIE.

Oui, à mourir! car c'était une de ces passions qui décident de toute une existence!

ROSALIE, *effrayée.*

O Marie!

MARIE, *plus doucement.*

Ce langage t'étonne et t'effraie... Oh! ne crains pas que Marie ait pu jamais trahir ses devoirs... Mais, hélas! quand je descends au fond de mon cœur, je n'y trouve que la pensée d'Alfred, dont l'image me poursuit sans cesse... (*elle tire un portrait de son sein*) et lorsque ce portrait que je presse si souvent contre mes lèvres...

ROSALIE.

Le portrait de monsieur de Lucenay!

MARIE.

Oui, son portrait!

ROSALIE.

Mais êtes-vous bien sûre que monsieur de Lucenay vous aime?

MARIE.

Arrête!... Oh! ne vois-tu pas que déjà cette affreuse pensée s'est offerte à moi?... Juge donc de toute la violence de ma passion : si Lucenay avait cessé de m'aimer, j'en mourrais de douleur; mais s'il me trompait...

ROSALIE.

Eh bien!

MARIE.

S'il me trompait... eh bien!... je... je...

GERMAIN, *entrant.*

Monsieur de Mongeot.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GERMAIN.

MARIE.

Ah! quel contre-temps! (*Au Valet.*) Attendez! (*A Rosalie, à mi-voix.*) Comment éviter...?

Germain s'est avancé.

ROSALIE, *à mi-voix à Marie.*

Il attend.

MARIE, *à Germain.*

Eh bien! qu'on lui réponde que je ne suis pas encore visible.

Elle sort rapidement au moment où le domestique entr'ouvre la porte. Mongeot paraît, tout couvert de poussière, Germain sort.

SCÈNE V.

ROSALIE, MONGEOT.

MONGEOT.

Bonjour, Rosalie, bonjour... Puis-je parler à ta maîtresse?

ROSALIE, *troublée.*

Mais...

MONGEOT.

Mais quoi?

ROSALIE.

Vous la verrez, mais plus tard.

MONGEOT.

Et pourquoi pas maintenant?

ROSALIE.

C'est que madame est à sa toilette.

MONGEOT, *s'asseyant.*

Eh bien! j'attendrai.

ROSALIE, *à part.*

Que faire?

La porte du fond s'ouvre de nouveau, Germain paraît et annonce.

GERMAIN.

Monsieur Alfred de Lucenay.

ROSALIE, *à mi-voix.*

Monsieur Alfred!...

MONGEOT, *surpris.*

Monsieur de Lucenay!

SCÈNE VI.

ROSALIE, MONGEOT, LUCENAY.

LUCENAY, *sans voir Mongeot, et allant à Rosalie.*

Ah! c'est toi, Rosalie!

ROSALIE.

Vous enfin! (*A Lucenay, tout en regardant Mongeot, pour qu'elle sembla dire ces mots.*) Je vais voir si madame a terminé sa toilette.

LUCENAY.

C'est inutile, ne la dérange pas... Mais, dis-moi : as-tu vu ce matin monsieur le marquis de Rancé?

ROSALIE, *avec surprise.*

Monsieur de Rancé!... Non.

LUCENAY.

On m'a assuré pourtant qu'il était descendu à l'instant, ou chez monsieur de Lescombat, ou chez madame la présidente.

ROSALIE.

Il n'est pas encore venu. (*Ici la sonnette de Marie se fait entendre.*) Mais pardon, madame m'appelle, je vous quitte (*à mi-voix*) et vais vous annoncer. (*Elle fait en passant un geste à Mongeot, et lui dit à voix basse.*) Vous allez la voir.

Elle sort.

SCÈNE VII.

LUCENAY, MONGEOT.

MONGEOT, *regardant Lucenay.*

Marie ne m'avait jamais parlé de lui.

LUCENAY, *à part.*

Le marquis ne serait-il point arrivé?... et Ernestine depuis si long-temps souffrante... Ah! je me meurs d'inquiétude!

MONGEOT, *l'abordant.*

Est-ce bien monsieur de Lucenay que j'ai l'honneur de saluer?

LUCENAY, *se retournant vivement et surpris.*

Oui, monsieur... Mais je ne me trompe pas... Monsieur de Mongeot?...

MONGEOT.

Dont le régiment tint, il y a deux ans, garnison avec le vôtre à Orléans.

LUCENAY, *lui tendant la main.*

Nous eûmes trop peu de temps pour nous voir et nous connaître, capitaine; car, à peine entré au service, la mort d'une personne qui m'était bien chère m'obligea à prendre un congé de quelques mois; mais ce court espace de temps a suffi pour me laisser de vous les plus agréables souvenirs.

MONGEOT.

Et je ne devais pas l'espérer, car je pouvais craindre que mon caractère sombre et sévère...

LUCENAY.

Et c'était justement ce qui m'avait séduit en vous. Moi, je suis un peu étourdi, un peu léger...

MONGEOT.

Oui, peut-être en amour... et j'ai cru m'en apercevoir autrefois...

LUCENAY.

Oui, à Orléans!... Ah! j'y ai passé des instans bien heureux... Mais pardonnez, si je suis indiscret: Angers n'est point votre ville natale?

MONGEOT.

Non.

LUCENAY.

Et votre régiment est en ce moment à Strasbourg?

MONGEOT.

Oui.

LUCENAY.

Et je vous trouve ici, où il a été en garnison... Ne serait-ce point quelque amour?

MONGEOT.

Vous l'avez dit.

LUCENAY.

Quoi! dans cette ville, celle que vous aimez?...

MONGEOT.

Dans cette ville.

LUCENAY.

Dans cette maison, même, peut-être?

MONGEOT.

Dans cette maison.

LUCENAY.

Marie?...

MONGEOT, *l'examinant.*

Marie!... Mais d'où vient la surprise que vous paraissez éprouver?

LUCENAY, *se remettant.*

Moi, nullement; du reste, capitaine, recevez mes félicitations; la présidente...

MONGEOT, *vivement.*

Mais vous-même, vous la connaissez?

LUCENAY, *indifféremment.*

Oui... depuis quatre mois... et vous?

MONGEOT, *à part.*

Je respire (*Souriant.*) Oh! moi, il y a presque un an.

LUCENAY, *à part.*

Un an! s'il savait... oh! mais non, qu'il l'ignore toujours...

MONGEOT.

Une question... N'est-ce point aussi quelque passion secrète qui vous a amené dans cette ville?

LUCENAY.

Eh bien! confidence pour confidence. Vous m'avez connu léger, inconstant; sachez donc que je ne suis plus le même; un amour vrai remplit mon âme.

MONGEOT.

Ah!

LUCENAY.

J'ai rencontré dans le monde, à Saumur, une jeune fille, Ernestine de Nangis. D'indispensables devoirs me rappelèrent un moment à la petite terre que j'ai à quelques lieues d'ici... Jugez de mon désespoir: à mon retour à Saumur, j'appris qu'un homme avait demandé la main d'Ernestine; il était riche, elle pauvre; Ernestine était devenue madame de Rancé.

MONGEOT.

De Rancé! mais je le connais... je l'ai vu autrefois ici... fat de la vieille cour, bavard entêté, chasseur infatigable, et orgueilleux, et ignorant, et sot.

LUCENAY.

A peine mariée, le chagrin altéra la santé d'Ernestine; accompagnée de son mari, elle se rendit à Plombières, où je la suivis. Lorsque je sus qu'ils se disposaient à revenir à Angers, je pris les de-

vants afin que monsieur de Rancé ne soupçonnât rien; et me voici attendant la prochaine arrivée de celle que j'aime, rempli d'inquiétude pour sa santé défaillante, et brûlant du désir de me retrouver près d'elle.

MONGEOT.

Je comprends tout ce que vous avez dû souffrir, tout ce que vous devez souffrir encore. Vous avez plus de courage et d'énergie que moi, car, je le sens, si Marie devenait la femme d'un autre, oh! le désespoir me rendrait fou...

LUCENAY.

Vous, vous n'avez rien à craindre à cet égard...

MONGEOT.

Non, je ne le pense pas. Le seul homme qui joue ici un certain rôle, surtout depuis la mort du président, est, m'a-t-on dit, un monsieur de Lescombat, âgé d'environ cinquante ans, ancien fermier général, aux trois quarts ruiné. Après avoir été la dupe de ses passions, de ses amis, de ses maîtresses, il s'est fait un principe, c'est de ne plus en avoir aucun, sauf ceux que commandent les convenances du monde; froid, flegmatique, il joue la sagesse, et n'est au fond occupé que de ses seuls intérêts...

LUCENAY.

Et, par conséquent, fort peu dangereux pour vous.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE, *apercevant de loin Mongeot, et à part.*

Encore ici! (*S'avançant et souriant.*) Je vous ai bien fait attendre, messieurs.

MONGEOT, *à part.*

Marie! (*S'inclinant.*) Madame...

LUCENAY, *s'inclinant aussi.*

Madame la présidente...

MARIE.

Ah! je suis aise de vous revoir, monsieur de Lucenay; vous nous avez fait désirer long-temps votre présence.

LUCENAY.

Madame la présidente est trop bonne d'avoir bien voulu s'apercevoir de mon absence...

MARIE.

Eh bien! êtes-vous content de vos voyages?... Et vous, monsieur de Mongeot, vous êtes-vous bien ennuyé dans votre ville moitié française, moitié allemande?

MONGEOT.

Horriblement, madame; c'est ce que j'expliquais à monsieur de Lucenay.

MARIE, *à Lucenay.*

Ah! vous connaissez monsieur de Mongeot?

LUCENAY.

Oui, madame; c'est à Orléans que nous avons été frères d'armes.

MARIE.

Ah! c'est très-bien. J'en suis enchantée. Mais propos, je vous annonce, messieurs, que ce soir je reçois sans cérémonie... vous viendrez, n'est-ce pas?

MONGEOT, *bas, à Marie.*

Marie, ne pourrais-je vous voir, vous parler seul, avant ce soir, une minute...

MARIE, *à Mongeot, et regardant toujours Lucenay.*

Je ne sais... je verrai... je tâcherai... (*A part, et fixant les yeux sur Lucenay.*) Toujours pensif...

MONGEOT, *à part.*

Qu'a-t-elle donc?

MARIE, *bas, à Lucenay.*

Quoi! après une si longue absence... pas un mot!

LUCENAY, *bas.*

Nous ne sommes pas seuls. (*Haut et désignant leur costume.*) Mais l'heure nous presse, madame, nous vous laissons.

MARIE.

A ce soir, messieurs.

MONGEOT, *se rapprochant de Marie.*

Marie!

MARIE, *d'un ton naturel.*

Ah! monsieur de Lucenay... pardon... j'oubliais... un mot... — Vous permettez, monsieur de Mongeot... (*Bas, à Lucenay.*) Qu'êtes-vous donc allé faire à Plombières?

Lucenay lui répond à voix basse.

MONGEOT, *à part.*

O mon Dieu! était-ce là tout ce que je devais attendre d'elle? Après tant de serments, me recevoir ainsi!...

MARIE, *à voix basse à Lucenay.*

C'est bien.

LUCENAY, *à part.*

O Ernestine! Ernestine!

GERMAIN, *annonçant.*

Un homme demande à parler à madame.

MARIE.

Faites entrer.

Germain ressort un moment; puis il reparaît introduisant Bergeret.

BERGERET, *s'avançant.*

Madame la présidente...

MARIE, *étonnée et très-émue.*

Comment? vous ici, Bergeret? (*A Lucenay et à Mongeot.*) Je ne vous retiens plus... à ce soir, messieurs.

LUCENAY.

Nous serons exacts, madame.

MONGEOT, *à part.*

Je découvrirai les motifs d'un si étrange accueil!

LUCENAY.

Venez monsieur de Mongeot.

Tous deux saluent Marie et sortent; elle les a reconduits jusqu'à la porte du fond.

SCÈNE IX.

MARIE, BERGERET.

MARIE, *allant vivement à Bergeret et d'une voix troublée.*

Quel puissant motif, Bergeret, vous a donc conduit à Angers? Avez-vous oublié que, malgré l'amitié que je vous porte, notre repos, notre sûreté à tous deux exigent que vous viviez loin de moi?

BERGERET.

Je le sais, madame.

MARIE.

Pourquoi donc alors êtes-vous ici?

BERGERET.

Votre intérêt a parlé, madame, et je l'ai seul écouté; votre sécurité l'exigeait.

MARIE.

Ma sécurité?

BERGERET.

Et pour l'assurer j'ai perdu ma place.

MARIE.

Est-il vrai?

BERGERET.

Je l'ai perdue volontairement.

MARIE.

Comment? mais qu'est-il donc arrivé? et quels dangers inattendus nous menacent?

BERGERET.

Il y a un an, à la mort de mon vieux maître, votre époux, je voulus venir auprès de vous, madame, pour vous révéler un secret. .

MARIE.

Un secret?

BERGERET.

Qui se rattache à l'événement fatal dont quinze ans de repentir et de probité n'ont point effacé le cruel souvenir.

MARIE.

Assez, assez. Eh bien! cette révélation mystérieuse?

BERGERET.

Je vous l'ai cachée trop long-temps, madame. Du vivant de monsieur d'Escars, un tel aveu n'eût fait qu'éveiller inutilement vos craintes; mais il n'en était plus de même depuis sa mort. Je demandai donc, il y a un an, un congé de quelques jours avec les plus vives instances; demande inutile, instances perdues. Je pris patience; mon secret pouvait être gardé quelque temps encore, c'est-à-dire pendant l'année de votre deuil.

MARIE.

Eh bien!

BERGERET.

Écoutez, madame, et vous allez comprendre pourquoi je reviens un moment sur le passé. Veuf, riche et libre, le baron d'Escars rencontra un jour une jeune ouvrière, belle de cette beauté à laquelle rien ne résiste. Éperdument amoureux d'elle, il mit tout en œuvre pour en triompher; vains efforts! Enfin il apprend que je connais depuis long-temps les parens de cette jeune fille; il faut que pour lui je trahisse l'amitié, la confiance; c'était un lâche crime, je le commis! De là tous mes malheurs. — La jeune fille devint mère: chaque jour elle implorait ce titre d'épouse qu'on lui avait solennellement promis, et chaque jour on éludait cette promesse...

MARIE.

L'intérêt de deux fils, héritiers maternels des plus beaux titres de la noblesse et de la magistrature, voila ce qui forçait un gentilhomme de forfaire à l'honneur. Mais la fille du peuple n'avait-elle pas des droits à établir? un fils à défendre?

BERGERET.

Mais que devins-je, moi, lorsqu'un jour, pâle, égarée, les yeux pleins de larmes, cette mère se présenta à moi et me dit: Un obstacle s'élève entre l'amour du baron et l'avenir de mon fils; il faut que les deux aînés disparaissent, mais sans danger pour leur vie; il faut que l'enfant légitimé de la baronne d'Escars devienne l'unique héritier de son père.

MARIE.

Vous le savez, mon Dieu! c'était l'intérêt de son enfant qui lui dictait ce langage, son pauvre enfant qui devait mourir si jeune!

BERGERET.

Je voulus résister, ce fut en vain. Ma criminelle faiblesse consentit à tout. Puis le ciel aplanit comme à plaisir toutes les difficultés. Un ordre du roi appelle monsieur d'Escars en Provence; et tout-à-coup une affreuse épidémie vient frapper la capitale. Le baron m'écrit de Marseille d'emmener ses enfans loin de Paris, afin de les soustraire au fléau. Je pars en toute hâte avec les deux pauvres petits, qui ne devaient plus revoir leur père. Bientôt une triste nouvelle parvient à monsieur d'Escars; ses deux enfans avaient, lui dit-on, succombé au fléau... (*mouvement de Marie*) et un mois après mon départ, deux petites tombes s'élevaient dans un obscur cimetière.

MARIE.

Ah! j'en atteste Dieu, je ne voulais pas leur mort.

BERGERET.

Et cependant, madame, rappelez-vous votre crainte et votre désespoir à la seule pensée qu'ils

pourraient reparaître un jour. Leur mort seule pouvait assurer votre repos .. j'ai reculé devant un crime, et, vous l'avouerai-je?... dans ma juste terreur...

MARIE.

Quoi donc ?

BERGERET.

Je vous ai trompée, madame.

MARIE.

Toi!

BERGERET.

Les fils du président d'Escars..

MARIE.

Achève!

BERGERET.

Ils ne sont pas morts!

MARIE.

Ah! que me dis tu? ils vivent! Et un jour, demain, aujourd'hui peut-être, tous deux peuvent venir me demander compte de leur jeunesse abandonnée, et réclamer leur fortune et leur nom!... Oh! mais dis-moi, tu les as bien perdus, n'est-ce pas?

BERGERET.

Oui, madame.

MARIE

Mais où les as-tu conduits?

BERGERET.

Je les confiai à un parent éloigné de ma femme, fermier au village de Carrouges, près d'Alençon, en Normandie; je les lui présentai comme deux enfans que j'avais recueillis par charité; puis, n'osant plus m'offrir au yeux du baron, je dus à vos soins l'emploi que je viens de quitter. A quelque temps de là, je fus, comme vous devez vous en souvenir, accusé d'un détournement de fonds confiés à ma garde. J'allais subir une injuste sentence; on découvrit le coupable. Je fus réinstallé dans ma place; mais ma réputation n'en fut pas moins atteinte. Un an s'était passé dans ces tristes débats; enfin je suis libre, je me hâte de partir pour Carrouges, j'arrive...

MARIE.

Eh bien!

BERGERET.

Le fermier me repousse. — « Un des deux enfans a disparu, » me dit-il...

MARIE.

O Dieu!

BERGERET.

« Quant à l'autre, vous n'êtes pas son père, et je me croirais coupable envers Dieu de confier une innocente créature à un misérable que la justice a flétri. » Malgré ces outrages, je tentai un dernier effort; je revins à Carrouges, déterminé a réclamer les droits que j'avais sur le pauvre orphelin... Je me sens a peine la force d'achever.

MARIE.

Après?... parle... parle!

BERGERET.

Jugez de mon effroi; le fermier n'était plus à Carrouges, sa ferme était déserte. Je cherche, j'interroge, je demande sa nouvelle demeure, chacun l'ignore; et depuis ce jour toutes mes démarches pour la découvrir ont été vaines... Voilà ce que j'ai fait autrefois, madame... et voilà maintenant ce que je dois, ce que je veux faire; peines, soins, démarches, courses lointaines, rien ne me coûtera pour écarter de vous tout danger, car j'ai besoin de me rappeler combien je vous aime, Marie, pour oublier combien j'ai été coupable.

MARIE.

Ainsi donc me voilà exposée a de continuelles terreurs!... Bergeret! il faudra prendre de nouveaux renseignemens sur le fermier, découvrir sa retraite, savoir ce que sont devenus ces enfans. Oh! jusque là je n'aurai pas un instant de repos.

Un bruit de pas se fait entendre, Marie remonte le théâtre.

GERMAIN.

Monsieur de Lescombat!

MARIE, *bas* à *Bergeret*.

Demeure.

SCÈNE X.

LES MÊMES, M. DE LESCOMBAT.

LESCOMBAT

Je vous cherchais, madame.

MARIE, *se retournant vers M. de Lescombat de l'air le plus aimable.*

Je suis d'autant plus charmée de vous voir, monsieur, que j'ai une grâce à vous demander.

LESCOMBAT.

Une grâce?... Dites un ordre a donner, madame.

MARIE.

On n'est pas plus aimable. Permettez-moi donc de vous presenter un ancien serviteur du baron d'Esears, notre bon Bergeret, et de solliciter vos bontés pour lui.

LESCOMBAT.

Bergeret? j'ai souvent entendu parler de lui au président avec éloge, quoique monsieur d'Escars rattachât à son nom un des plus cruels souvenirs de sa vie

Trouble de Marie et de Bergeret.

MARIE, *vivement.*

Oui, il est vrai... (*souriant avec grâce*) mais, aujourd'hui surtout, éloignons ces tristes pensées. Bergeret est sans place, et j'ai presque promis au pauvre destitué votre appui.

LESCOMBAT.

Et vous avez bien fait, madame: j'ai toujours eu du plaisir à obliger les honnêtes gens, et j'ajoute aujourd'hui les jolies femmes. Bergeret, il y a en ce moment, je crois, un ou deux emplois vacans dans l'officialité du châtelet, celui d'exempt et celui de capitaine de la geôle... Venez dans

une heure, mon ami; je vous remettrai une lettre pour monsieur le lieutenant criminel, monsieur de Launoy, qui m'honore de son amitié.

BERGERET, *s'inclinant.*

Ah! monsieur, que de bonté!...

LESCOMBAT, *gracieusement.*

C'est bien...

MARIE, *reconduisant Bergeret, à voix basse.*

Ne t'éloigne pas.

BERGERET, *idem.*

Oui, madame.

Il sort.

SCÈNE XI.

MARIE, M. DE LESCOMBAT.

MARIE.

Monsieur, j'ai mille grâces à vous rendre...

LESCOMBAT.

Qu'il soit une fois dit pour toutes que la charmante présidente d'Escars doit disposer de moi en tout temps, sans pouvoir jamais craindre un refus.

MARIE, *s'inclinant.*

Monsieur... (*A part.*) Je ne l'ai jamais vu si galant... A-t-il quelque mauvaise nouvelle à m'annoncer?

LESCOMBAT.

Je voulais vous parler, madame, du changement de position qu'amènera la fin de votre deuil...

MARIE.

Ah!

LESCOMBAT.

L'amitié la plus sincère m'unissait, vous le savez, madame, à monsieur le président d'Escars; mais, quelque cher, quelque respectable que me soit son souvenir, il ne me fera point parler contre ma pensée. Et moi aussi, madame, j'avais pensé qu'un jour vous quitteriez vos habits de deuil; j'avais pensé qu'une femme jeune et belle ne devait pas s'ensevelir vivante dans un éternel veuvage... et si j'en crois ce sourire, votre opinion et la mienne se ressemblent beaucoup à cet égard...

MARIE.

Peut-être, monsieur...

LESCOMBAT.

Dans la foule ces aimables cavaliers qui se pressent autour de vous, vous n'avez pas été sans faire un choix connu de vous seule, bien entendu...

MARIE.

Mais savez-vous, monsieur de Lescombat, que vous êtes d'une curiosité bien... Comment dirai-je?

LESCOMBAT, *souriant.*

Bien inconvenante...

MARIE.

Oui, à peu près cela... Comment vouloir arracher à une femme le secret de son cœur?

LESCOMBAT.

Par intérêt pour elle, croyez-le bien... Et tenez, j avais pensé même que monsieur de Mongeot...

MARIE.

Eh quoi! encore?... (*A part.*) Mais que veut-il donc?

LESCOMBAT.

Ne l'aimeriez-vous pas?

MARIE.

Monsieur, cette question...

LESCOMBAT.

Quant à monsieur de Lucenay, je ne vous en parle pas; il est beaucoup trop jeune, sous tous les rapports. Enfin, pour en revenir à monsieur de Mongeot, je me suis donc trompé? Tant mieux si cela est.

MARIE

Et pourquoi, monsieur?

LESCOMBAT.

Parce que, madame, si vous l'aimiez, votre amour pourrait déranger un peu les projets...

MARIE.

Les projets... de qui, monsieur?

LESCOMBAT.

Mais les miens, madame!

MARIE.

Ah! quels projets?... Parlez, monsieur; je suis fort curieuse... Mais, parlez donc!

LESCOMBAT.

J'ai fait choix pour vous d'un époux...

MARIE.

D'un époux!... Oh! c'est trop de bonté!

LESCOMBAT.

Et si de votre côté vous avez fait un choix, madame, ne vous hâtez pas trop, car le mien pourrait ne pas être le vôtre, et il serait trop fâcheux pour vous de prendre un engagement auquel vous seriez peut-être malgré vous forcée de renoncer...

MARIE.

Voici un étrange langage!... Mais puis-je savoir le nom de celui que vous me destinez?

LESCOMBAT.

Mais je n'y vois aucun empêchement, madame.

MARIE.

J'attends... (*On entend un grand bruit au fond. Marie s'écrie à part:*) J'allais tout savoir!

Le Marquis de Rancé entre bruyamment, tirant Lucenay par le bras. Marie n'aperçoit pas d'abord Lucenay.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LUCENAY, DE RANCÉ.

RANCÉ.

Vous entrerez avec moi, parbleu!... Depuis quand fuyons-nous donc les jolies femmes?

Il pousse doucement Lucenay devant lui.

MARIE, *à part, et avec joie*

Lucenay !

LUCENAY, *à part.*

Maudit homme !

RANCÉ.

Ah ! bonjour, Lescombat.

LESCOMBAT.

Salut, mon cher marquis.

RANCÉ.

C'est moi, mes amis, pardieu, c'est moi ! (*Montrant Lucenay.*) Et ce cher ami qui m'a sauté au cou dès qu'il m'a aperçu, et qui refusait d'entrer ici !... (*A Marie.*) Je vous le ramène comme un captif échappé un moment à ses chaînes... Belle dame, recevez mes hommages... Toujours la même, toujours adorable !

MARIE.

Et vous, toujours le modèle de la galanterie.

RANCÉ.

Je suis incorrigible, belle dame.

LESCOMBAT, *lui pressant la main.*

Ce cher marquis !... Aurons-nous le plaisir de vous posséder long-temps ?

RANCÉ.

Impossible ! je ne fais que traverser Angers... Du reste, je me porte à merveille.

MARIE, *regardant du côté de Lucenay.*

Mais, madame la marquise... ?

RANCÉ.

Elle est entièrement rétablie... n'est-ce pas, Lucenay ?... Si je n'étais pas son mari, je vous dirais qu'elle est plus belle et plus jolie que jamais... N'est-il pas vrai, Lucenay ?

LUCENAY, *à part.*

Il me met au supplice !

RANCÉ.

Seulement il règne sur sa physionomie un petit air languissant qui ne lui va pas trop mal... Mais pardon...

MARIE.

De grâce, parlez-nous encore de la marquise ; cela m'intéresse d'autant plus que je ne la connais point, et que ce matin même j'ignorais que vous fussiez marié.

RANCÉ.

Je le suis, je vous le jure, je le suis... tout ce qu'on le peut être... Je vous disais donc que les eaux ont fait beaucoup de bien à la marquise... mais qu'elle en a rapporté une mélancolie que j'appellerais, moi, plutôt, une petite humeur quinteuse .. N'est-il pas vrai, Lucenay ?

MARIE.

Eh bien ! monsieur de Lucenay, vous ne répondez pas ?

LUCENAY.

Pardon, madame... Oui, en effet... (*A part.*) Quel regard !

RANCÉ.

Mais nous voici de retour au milieu de nos rians bocages, de nos solitudes enchantées, et .. et... Oh ! étourdi ! bien certainement je suis venu ici pour quelque chose, et je l'oubliais... Pour célébrer le retour de la marquise et le rétablissement de sa santé, je donne pendant plusieurs jours des fêtes à ma terre de Rancé et à ma villa de Beau-Plaisir... Pouvons-nous compter sur vous ?

MARIE.

J'accepte avec empressement cette aimable invitation.

RANCÉ.

Et vous, Lescombat ?

LESCOMBAT.

Je ne me sépare pas de madame.

RANCÉ.

Bravo !... Quant à vous, Lucenay, c'est chose convenue.

LUCENAY, *à part.*

Je pourrai donc lui parler !

MARIE, *à part.*

Je la verrai !

RANCÉ.

Eh bien ! c'est entendu... Mais je n'ai pas un instant à moi. Monsieur de Lescombat, je pars... Au revoir, belle dame. (*A Lucenay.*) Eh bien ! venez-vous, mon cher, essayer avec moi la jument du marquis de Sablé ?

LUCENAY.

Volontiers.

MARIE, *bas à Lucenay.*

Vous allez revenir ?

LUCENAY.

Oui, madame. (*A part, en baisant la main de Marie.*) Quel ennui !

RANCÉ.

Venez, venez donc !

Rancé s'empare du bras de Lucenay et sort en fredonnant.

SCÈNE XIII.

MARIE, LESCOMBAT.

LESCOMBAT, *riant.*

Pauvre marquis !...

MARIE, *cherchant à se contraindre.*

Qu'entendez-vous par ces paroles ?

LESCOMBAT.

Moi, rien !... Mais qu'avez-vous, madame ? vous paraissez souffrante...

MARIE.

Moi ? non, monsieur... Mais parlez, vous aviez quelque chose d'important à me communiquer ?

LESCOMBAT.

En effet !

MARIE.

Eh bien! parlez, monsieur; j'ai aussi mon projet, moi, et j'ai hâte de savoir si nous nous entendrons... Voyons, quel est cet époux que vous m'avez choisi?

LESCOMBAT.

Puisque vous le voulez...

MARIE.

Mais, oui .. Cet époux, c'est ?...

LESCOMBAT.

Moi! madame.

MARIE.

Vous!

LESCOMBAT.

Moi.

MARIE.

Jamais!

LESCOMBAT.

Veuillez m'entendre, madame... Je ne vous rappellerai pas par quelle ruse coupable le baron vous força d'être à lui, et quelle fut plus tard votre conduite lorsqu'il vous eut nommée sa femme; je vous dirai seulement que votre indifférence l'exaspéra au point qu'à son lit de mort, n'ayant que moi pour témoin, il écrivit un codicille par lequel il détruit son premier testament, vous dépouille de ses biens, et les fait passer à ses collatéraux.

MARIE.

Qu'entends-je?

LESCOMBAT.

Ce qui est, madame. Et maintenant, voici ce que j'ajoute : Ce codicille que j'ai gardé jusqu'à la fin de votre deuil, parce que j'avais mes projets, n'est connu de personne; mais dès que je le voudrai, il deviendra public; épousez monsieur de Mongeot, ou tout autre, et vous n'avez plus que trois mille livres que ce codicille vous laisse; acceptez ma main, et vous êtes riche à trois cent mille livres de rentes.

MARIE, *à part.*

O mon Dieu!

LESCOMBAT.

Je comprends : cet hymen n'a rien qui vous séduise; mais je tiens entre mes mains votre destinée... Je veux bien vous rendre heureuse, mais je veux aussi assurer mon bonheur.

MARIE.

Monsieur, mais c'est une infamie d'abuser ainsi...

On entend du bruit.

LESCOMBAT.

On vient; décidez-vous, madame : ruinée ou riche!... La dernière d'une ville, après y avoir toujours régné en souveraine... (*En remontant la scène.*) Tenez, les galeries se remplissent de monde... hâtez-vous!

MARIE, *à part.*

O Alfred! Alfred! (*Haut.*) Mais savez-vous, monsieur, que je devrais bien vous haïr?

Les portes du fond s'ouvrent, on aperçoit les personnes conviées à la fête.

LESCOMBAT.

Encore une fois, le temps presse! Dites, êtes-vous résolue à renoncer à tout cet éclat qui vous environne? à toute cette splendeur qui est votre vie?

MARIE, *à part.*

Ruinée!

On voit le monde entrer par les galeries.

LESCOMBAT, *tirant la codicille.*

Eh bien! qu'avez-vous décidé?... faut-il que je m'en serve? faut-il que je l'anéantisse?

MARIE, *à part.*

O Lucenay! (*Après un temps bien marqué, haut.*) Je suis votre femme, monsieur.

Entrée générale.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, DAMES *et* SEIGNEURS, *puis* LUCENAY, *puis* MONGEOT.

LESCOMBAT, *allant au devant des invités, en tenant Marie par la main.*

Mesdames et messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter madame de Lescombat.

Surprise générale.

LUCENAY, *à part, à droite de la scène.*

Elle!... madame de Lescombat!... O Ernestine!

MONGEOT, *à gauche de la scène, et d'une voix sourde.*

Oh! je tuerai cet homme!

Les dames entourent Marie, qui est près de défaillir; la toile tombe.

ACTE DEUXIÈME.

Une vue du parc du château de Rancé. Au quatrième plan, à droite et à gauche, au milieu d'épais et rians ombrages, deux pavillons construits et ornés dans le style Louis XV. Dans celui de droite, dont toutes les fenêtres sont ouvertes en face du public, on aperçoit une table dressée et servie. — Au premier plan, à droite, un bosquet; au deuxième plan, à gauche, cachant en partie le pavillon qui est de ce côté, une épaisse charmille au pied de laquelle est un banc. — Chaises de jardin, bancs, statues, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

RANCÉ, LUCENAY, Piqueurs.

Au lever du rideau, entrent par le fond le Marquis de Rancé et Lucenay, suivis de plusieurs Piqueurs.

RANCÉ, *aux Piqueurs qui entrent.*

Arrivez donc, marauds! Allez, partez sur-le-champ pour ma villa de Beau-Plaisir... disposez tout pour notre arrivée .. Ah! à propos, nous pêcherons ce soir aux flambeaux sur le grand étang... Allez. (*Les Piqueurs sortent. A Alfred.*) Vous et moi, mon cher Alfred, tout en suivant de loin dans votre calèche celle de ces dames, nous lâcherons en passant quelques coups de fusil sur les hôtes de ces bois. Ah! mon cher, du bruit, du mouvement, les aboyemens des chiens, les hennissemens des chevaux, le son des cors, l'odeur de la poudre, les dangers, la chasse enfin, la chasse, cette image de la guerre, voilà ma passion, voilà ma vie!

LUCENAY.

Vous êtes aujourd'hui, mon cher marquis, d'un belliqueux...

RANCÉ.

Mon cher, tel que vous me voyez, j'ai servi autrefois et avec quelque distinction.

LUCENAY.

Je n'en doute point.

RANCÉ.

Je suis entré si jeune au service, que je ne me rappelle pas mon début dans la carrière. Voyons... je suis né en 1716... seize et vingt font... c'est ça... nous sommes en 1766... j'ai donc... trente cinq à trente-six ans...

LUCENAY.

Vous voulez dire de service...

RANCÉ.

Non, non, ça date du berceau?

LUCENAY.

Du berceau!...

RANCÉ.

Avant, mon cher. Le duc d'Aiguillon, mon parrain, fit présent pour moi à ma mère d'un régiment de dragons le jour de son mariage... Ah! que j'étais gentil avec le sabre au côté!

LUCENAY.

Et le bourrelet en tête.

RANCÉ.

Le métier m'ayant fatigué, je donnai, à dix ans, ma démission, et, quelques années plus tard, je m'enrôlai sous d'autres drapeaux; et les myrtes de Vénus m'ont amplement dédommagé des lauriers de Bellone.

LUCENAY.

Mon cher marquis, vous vous exprimez avec une grâce...

RANCÉ, *se rengorgeant.*

Que voulez-vous, mon cher? l'usage de la cour... Mais à propos de cour, nous devrions déjà être rendus dans celle du château; ces dames se lèvent d'un tard, oh! d'un tard!... Ah! vous ne savez pas, (*montrant le pavillon à droite, où l'on voit une table servie*) j'ai fait dresser dans ce pavillon une légère collation; ça nous regaillardira avant de partir. Et puis, c'est à table que se nouent certaines petites aventures qui me réjouissent au possible.

LUCENAY, *à part.*

Ah! s'il savait combien il me fait souffrir...

RANCÉ.

C'est si drôle de voir un gros benêt de mari enchanté d'avoir pour voisin l'amant de sa femme, et lui secouant cordialement la main (*secouant la main de Lucenay*), et lui versant à boire en lui criant: A votre santé, mon cher! tandis que l'amant presse en dessous le joli petit pied de la dame. (*Riant*) Ah! ah! ah!... Mais riez donc... Est-ce que ça ne vous semble pas plaisant?

LUCENAY.

Oui, oui, c'est fort drôle...

RANCÉ.

Et à propos de cela, tenez, j'ai déjà fait une découverte.

LUCENAY.

Ah! vraiment!

RANCÉ.

Cette ancienne présidente, cette madame Lescombat...

LUCENAY.

Eh bien! qu'en voulez-vous dire?

RANCÉ.

La connaissez-vous bien, cette belle madame de Lescombat?

LUCENAY.

Je puis parler devant vous avec toute fran-

chise. Marie est une de ces créatures à part, puissantes pour le bien comme pour le mal. La nature l'a créée noble et grande, mais tout chez elle est passion : elle peut atteindre aux vertus les plus hautes, comme descendre peut-être aux fautes les plus graves.

RANCÉ.

Mon cher, je vois que vous la connaissez parfaitement bien... Ajoutez que ce n'est au fond qu'une franche coquette; elle affecte auprès de votre monsieur Mongeot l'air le plus froid et le plus réservé, mais je parierais qu'en secret... hum ! je m'y connais...

LUCENAY.

Vous croyez?

RANCÉ.

J'en suis sûr... Aussi je plains fort ce pauvre Lescombat ! S'il m'en arrivait autant...

LUCENAY.

Que feriez-vous?

RANCÉ.

Ce que je ferais, Lucenay ?... Le galant sentirait la pointe de mon épée.

LUCENAY.

Silence ! voici Mongeot.

Mongeot paraît.

RANCÉ.

Et moi, mon cher, je vous quitte; je vais m'assurer si ces dames sont prêtes. (*A Mongeot.*) Monsieur, je vous salue. (*A part.*) Ce grand blond-là me déplaît étonnamment. (*A Lucenay.*) A bientôt, mon cher !

Mongeot lui a rendu, mais froidement, son salut ; le Marquis sort en fredonnant.

SCÈNE II.

MONGEOT, LUCENAY.

Mongeot s'est arrêté et regarde le Marquis s'éloigner.

LUCENAY, *allant à lui et lui tendant la main.*

Qu'avez-vous à regarder ainsi le marquis, mon cher Mongeot?

MONGEOT.

Plus je vois cet homme, et plus je plains votre Ernestine.

LUCENAY.

Eh bien ! quelque ridicule que soit le marquis, sa femme se montre plus que jamais réservée, sévère avec moi.

MONGEOT.

Mais vous êtes aimé.

LUCENAY.

Quelquefois j'en doute.

MONGEOT.

Impossible; hier quand vous l'avez rencontrée sur la terrasse, n'ai-je pas remarqué sa voix tremblante, et la rougeur subite de son visage? vous avez pris sa main; après l'avoir retirée d'abord de la vôtre, ne l'y a-t-elle pas laissée retomber d'elle-même l'instant d'après? Et vous douteriez d'Ernestine? Croyez-moi, ce serait injuste... oh ! oui, vous êtes heureux, vous ! mais moi !...

LUCENAY, *lui prenant la main.*

Mongeot !

MONGEOT.

Comme vous j'ai vu passer dans les bras d'un autre la femme que j'aimais; comme vous j'ai reçu autrefois ses sermens ; mais vous êtes sûr de l'amour d'Ernestine, tandis que moi je ne trouve plus dans Marie que froideur, insensibilité, dédain. O Lucenay! c'est une misérable destinée que la mienne.

LUCENAY.

A votre tour n'exagérez-vous pas un peu?

MONGEOT.

Oh! non... Et tenez, Lucenay, faut-il vous dire? Eh bien !...

LUCENAY.

Eh bien !

MONGEOT, *plus bas.*

J'ai un rival...

LUCENAY.

Un rival ?...

MONGEOT.

Oui, je le crois... Et maintenant comprenez-vous quelles passions furieuses cette pensée soulève dans mon cœur? Oh ! pour lui, pour elle, pour moi, que je me sois trompé, mon Dieu ! que je me sois trompé !

LUCENAY, *à part.*

Cruelle situation ! (*Haut.*) Vous vous trompez, soyez-en certain. Si vous avez observé Ernestine, j'ai observé madame de Lescombat; elle n'a pas cessé de vous aimer.

MONGEOT.

Mais alors pourquoi cette réserve étudiée, ce visage impassible, cette dignité glaciale dans laquelle elle se renferme? Est-ce calcul, indifférence, coquetterie? Oh ! quelquefois je me demande comment je puis, moi, dévorer tant d'humiliations, tant d'outrages ! comment je suis assez faible, assez lâche pour ne pas étouffer ce fatal amour! Oui, voilà par moment ce que je me dis; et l'instant d'après, si, parée de toutes ses grâces et au milieu de tout l'éclat de sa beauté, elle s'offre à moi, alors devant tant de charmes, tout mon courage me quitte, je redeviens son esclave, et ma vie, mon honneur, je mettrais tout à ses pieds pour un sourire... pour un regard de ses beaux yeux...

LUCENAY.

Comme vous l'aimez !

MONGEOT.

Oui, Lucenay... à me voir sombre et froid en apparence, on mettrait en doute tout l'amour que mon cœur renferme, on n'y croirait pas. Ah!

si vous saviez par quelles rudes épreuves il m'a fallu passer pour en arriver à ce masque d'indifférence que je me suis fait! Orphelin, sans nom, jeté au hasard à travers le monde, si vous saviez à quel abandon j'ai été livré dès ma naissance!

LUCENAY.

Comment?

MONGEOT.

Et quelle lutte il m'a fallu soutenir contre la destinée! Le cœur, voyez-vous, s'endurcit à ces combats. Vous, entouré en naissant d'une heureuse famille; vous, riche, noble...

LUCENAY.

Riche! noble! Ami, les mots qui viennent de vous échapper éveillent vivement ma curiosité. Existerait-il donc encore entre nous quelque nouvel et étrange rapprochement?

MONGEOT.

Que dites-vous? quoi!... les maux qui m'ont frappé ont pu être aussi les vôtres? Quoi! il y aurait entre nous cette fraternité du malheur? Tenez, Lucenay, ce que je n'ai dit à personne, je vais vous le dire à vous; que pensez-vous que je sois?

LUCENAY.

Un brave officier et un bon gentilhomme.

MONGEOT.

Brave officier, je le crois... mais bon gentilhomme... Jugez-en vous-même...

LUCENAY.

Je vous écoute.

MONGEOT.

Mon enfance est presque un roman. J'ai été élevé, autant que je puis confusément me le rappeler, à la campagne; là s'écoulèrent mes premières années chez des gens probablement peu aisés, car ma pensée ne se rattache à aucun souvenir de luxe et de richesse. Ce que je n'ai pas oublié, c'est que la femme qui devait avoir soin de moi était brutale, méchante, et me battait toujours; las d'être battu, un beau jour je m'enfuis...

LUCENAY.

Continuez.

MONGEOT.

Après de longues heures de marche, j'arrivai dans une grande ville; j'ai su depuis que c'était Alençon. Ici mes souvenirs commencent à devenir plus distincts. Arrivé sur la place principale, mes oreilles furent frappées d'un grand bruit; c'était un régiment que son colonel passait en revue. Ces brillans uniformes, ces tambours, cette musique m'enivrèrent; je me mis à la tête des tambours, et j'accompagnai le régiment jusqu'à sa caserne; mais là, m'étant approché trop près du cheval du colonel, je l'effarouchai, il se cabra et me renversa grièvement blessé. Le colonel me fit transporter dans sa maison; plus tard il m'interrogea, et me voyant sans appui, sans famille, il m'adopta et me traita comme son fils. Enfin un jour il me mit une épée à la main, et me dit: C'est toute la fortune que je puis te donner; fais comme ton père, mon enfant... — Je l'embrassai, saisis l'épée qu'il m'offrait, et je devins soldat.

LUCENAY.

Singulier rapprochement!

MONGEOT.

Comment cela?

LUCENAY.

Votre confidence toute amicale appelle de ma part un aussi franc aveu, et cet aveu je ne l'ai fait qu'à celle que j'aime. Ainsi que les vôtres, les souvenirs de mes premières années sont vagues. Tout ce que je sais, c'est que je fus élevé à la campagne, à quelques lieues d'Angers, à la ferme du Mesnil-les-Ceilières. Le fermier qui prenait soin de moi et que j'ai plus tard toujours continué à voir, ignorait qui était mon père, ou n'a jamais voulu me le dire. Ma vie tout entière se serait peut-être écoulée près de lui, lorsqu'un jour un des plus riches seigneurs de la province, le comte de Tainville, blessé à la chasse, fut conduit à notre ferme. Tout petit enfant que j'étais, je lui prodiguai mes soins... Touché, il me prit sur ses genoux, m'interrogea..... Il était sans enfant; il m'emmena à son château; dès ce moment je fus traité comme son fils. Il y a un an, le comte mourut, me laissant comme preuve de son tendre attachement la terre de Lucenay dont il m'avait donné le nom. Ainsi donc, comme vous, mes premières années se sont écoulées dans l'obscurité; comme vous dans mon protecteur j'ai trouvé un père; comme vous je suis soldat... Vous le voyez, Mongeot, tout est semblable dans nos destinées, le bonheur comme l'infortune.

MONGEOT.

En effet, mon ami, un rapport étonnant d'événemens existe entre nous deux. Et maintenant, Lucenay, me promettez-vous de répondre franchement à ce que je vais vous demander?

LUCENAY.

Je vous le promets.

MONGEOT.

Frères par la destinée, Lucenay, voulez-vous que nous le devenions par l'amitié, le dévouement?

LUCENAY.

J'allais vous le proposer.

MONGEOT.

Eh bien! à partir de ce jour, joie ou peine que tout soit commun entre nous! Vous n'avez plus de famille? je serai tout une famille pour vous! Enfant, j'avais perdu un père, Dieu autrefois m'a rendu un père; aujourd'hui c'est un frère qu'il m'envoie.

LUCENAY, *lui tendant la main.*

Oui, un frère, Mongeot, et je me montrerai digne de ce nom. (*Apercevant Ernestine.*) Ciel!

MONGEOT, *remarquant son trouble.*

Eh bien! qu'avez-vous donc! (*Apercevant Ernestine, qui s'avance lentement, la tête baissée.*)

Ah! je comprends! (*A mi-voix.*) Remettez-vous. (*Souriant.*) Croyez-vous qu'on ignore ce qu'impose le titre de frère? (*Plus bas.*) Elle ne m'a pas vu; au revoir.

Il s'éloigne rapidement.

LUCENAY, *seul un moment, regardant Ernestine qui s'avance et semble préoccupée.*

Toujours ainsi, toujours absorbée par de sombres rêveries. (*S'approchant.*) Madame...

ERNESTINE, *levant vivement la tête, et surprise.*

Ah! (*A part et comme avec joie.*) Lui?

SCÈNE III.

ERNESTINE, LUCENAY, *puis* ÉTIENNE GUÉRIN.

LUCENAY.

De grâce, un seul moment ..

ERNESTINE.

On m'attend au château.

LUCENAY.

Vous me fuyez, madame?...

ERNESTINE.

Moi, vous fuir? et pourquoi? ce serait rattacher à nos relations passées comme à notre situation présente des craintes bien peu dignes de tous deux. Et pourquoi refuserais-je de vous entendre? n'êtes-vous donc plus celui qu'autrefois j'avais placé si haut dans mon affection et dans mon estime? Et pourtant, dans l'intérêt de notre bonheur commun, vous devriez peut-être, comme vous l'avez fait jusqu'ici, éviter de me voir, de me parler; car me voir et me parler n'est-ce pas réveiller des chagrins qu'il nous faut étouffer pour jamais?

LUCENAY.

Moi, j'ai évité votre présence? Hélas! depuis le jour funeste qui vous a arrachée à mon amour, que n'ai-je pas fait pour me rapprocher de vous, de vous, Ernestine, qui êtes ma vie?... Un tel reproche à moi, dont les pas, dont les regards vous suivaient sans cesse, lorsque vous sembliez vous faire un cruel devoir de m'oublier!...

ERNESTINE.

Vous oublier! vous n'avez pu le croire, vous ne le croyez pas, Alfred!

LUCENAY.

Et cependant vous êtes la femme d'un autre.

ERNESTINE.

Mais vous ne savez pas combien j'ai lutté avant de consentir à cette union fatale; vous ne savez pas que la malédiction d'un père attendait mon refus; vous ne savez pas qu'une mère s'est jetée à mes pieds et les a mouillés de ses larmes. Des reproches, à moi! et c'est vous qui me les adressez? ô mon Dieu! vous que je devrais accuser! Sans doute le secret de votre naissance, que vous m'avez si noblement confié, vous enlevait auprès de mon père tout espoir d'obtenir ma main; mais votre présence eût soutenu mon courage, et si je n'avais pas été à vous, du moins je n'aurais été à personne, et aujourd'hui vous ne m'accuseriez pas, et aujourd'hui je ne serais pas la plus infortunée des femmes!

LUCENAY.

Eh bien! répondez: un mot, un seul mot peut encore me faire supporter la vie... dites... dites-moi que vous m'aimez encore.

ERNESTINE.

Oui, je vous aime, et je l'avoue sans rougir... Je suis fière d'être aimée d'un homme tel que vous, Alfred, car un amour si pur nous élève et nous honore l'un et l'autre. En me courbant sous un joug que repoussait ma douleur, je suis restée maîtresse de mon cœur, le seul bien qui fût encore à moi. Et quels reproches pourrais-je donc me faire? quelles craintes pourrais-je avoir?... Oh! nous nous connaissons trop bien tous les deux, et si nous pouvions redouter un instant de faiblesse, c'est dans notre amour que nous trouverions assez de force et de courage pour nous défendre contre nous-mêmes!

LUCENAY.

O mon Ernestine!... chacune de vos paroles m'enivre de bonheur et redouble mon supplice; en vous écoutant je vous bénis et je suis prêt à maudire le ciel qui, en me ravissant un tel trésor, m'en fait plus que jamais connaître tout le prix...

En ce moment l'on entend la voix d'Etienne Guérin dans la coulisse.

GUÉRIN, *dans la coulisse.*

Il faut que je lui parle: je suis Etienne Guérin...

Il entre.

LUCENAY, *vivement, allant à Guérin.*

Guérin, mon brave Guérin! toi ici?

GUÉRIN.

Moi-même, monsieur de Lucenay... j'ai su que vous étiez dans ce château, et comme j'avais à vous parler, j'ai pris hier matin mon bâton, mon sac, des provisions, et me v'là... Ah! c'est qu'il s'est passé pendant votre absence des choses bien importantes... Vous saurez donc... (*Apercevant Ernestine.*) Mais pardon, madame...

LUCENAY.

Demeure; tu peux parler devant madame la marquise de Raocé ..

GUÉRIN, *après avoir salué.*

Eh bien! je vous dirai donc que ce que je craignais a eu lieu; les héritiers du comte de Tainville, votre bienfaiteur, veulent vous dépouiller du bien qu'il vous a laissé; ils disent que vous êtes un enfant trouvé .. Le duc de Saint-Albe, son vrai neveu, a envoyé des officiers de justice au château, et il faut que vous partiez sur-le-champ.

LUCENAY.

Partir! oh! oui, je partirai, car pour la mémoire de mon bienfaiteur je dois défendre sa volonté dernière.

ERNESTINE.

Bien! bien, Alfred!

GUÉRIN.

C'est cela, monsieur de Lucenay. Vous allez venir? je vais tout préparer pour le départ.

Il sort.

ERNESTINE, *à part, avec un soupir.*

Son départ!...

SCÈNE IV.

LUCENAY, ERNESTINE.

LUCENAY.

Eh bien! suis-je assez malheureux, madame? C'est au moment où je vous retrouve, c'est quand j'apprends que vous m'aimez encore, qu'il faut que je m'éloigne de vous.

ERNESTINE.

Hélas!...

LUCENAY.

Déjà privé de mon bien le plus cher, maintenant menacé dans mon honneur, bientôt peut-être en butte au mépris de tous... vous voyez bien que le sort, qui m'avait un moment élevé presque jusqu'à vous, veut que le pauvre orphelin se condamne pour jamais à l'obscurité, et il vous dit un éternel adieu.

Fausse sortie.

ERNESTINE.

Arrêtez, Alfred!

LUCENAY.

Non, ne me retenez pas.

ERNESTINE.

Ecoutez la voix d'une amie... Vous me quitter ainsi?... Ah! bien loin de céder au coup qui vous accable, prouvez à vos ennemis que vous méritiez ce rang qui, à leurs yeux, n'est encore qu'usurpé; à défaut de richesse et de naissance, riche de tous les dons de l'esprit, noble par toutes les qualités de l'âme, soyez vous-même l'instrument de votre fortune... marchez!... Fait pour arriver à tout, fort de cette élévation de l'âme qui seule parvient aux grandes choses, et de ce courage qui donne un nom à ce qui n'en a pas, marchez!... toutes les carrières s'ouvriront devant vous. L'oubli, l'obscurité pour vous qui êtes aimé de moi?... Non, je ne le veux pas... Si les forces viennent à vous manquer, que mon souvenir les réveille; ange invisible, mais toujours présente à toutes vos actions, à toutes vos pensées, — « elle me voit, direz-vous, elle m'entend; mon sort c'est le sien, ma vie c'est la sienne; elle est là, là, toujours, près de moi, fière de mes succès, glorieuse de ma gloire... » — Et moi, si je dois vous retrouver un jour, qu'alors je me dise avec un juste orgueil: « Je ne suis point sa femme, mais il m'avait jugée digne de l'être. »

LUCENAY.

O Ernestine! pas un mot de plus; loin de suivre vos conseils, je n'aurais pas le courage de partir...

En ce moment, Marie, qui est entrée, aperçoit Lucenay qui a pris la main d'Ernestine; un cri léger lui échappe; elle rentre vite dans le taillis.

ERNESTINE, *effrayée.*

Quelqu'un est là!... on nous épiait...

LUCENAY, *après avoir regardé autour de lui.*

Personne...

ERNESTINE.

Allez, allez, Alfred; séparons-nous...

LUCENAY.

Adieu... mais ne vous reverrai-je pas avant mon départ?

ERNESTINE.

Vous ne m'avez pas fait la promesse que j'exige... Eh bien! dans une heure, ici...

LUCENAY.

Dans une heure...

Ils ont remonté la scène, Marie paraît tout-à-coup.

SCÈNE V.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE.

Où courez-vous donc, ma toute belle? (*Souriant.*) Ah! je vous y prends... monsieur de Lucenay avec vous!... Savez-vous que si j'étais aimée de monsieur de Lucenay, je serais jalouse...

ERNESTINE.

J'ai rencontré ici monsieur, comme je rentrais au château, et j'allais...

MARIE.

En vérité, monsieur de Lucenay, nous vous devons des reproches pour retenir ainsi notre aimable amie quand chacun la réclame; c'est de l'égoïsme de votre part, monsieur.

LUCENAY, *à part.*

De l'ironie... (*Haut.*) En effet, madame, je serais bien coupable...

MARIE, *avec une aigre sécheresse.*

Vous avez beau dire, votre justification est impossible. (*Prenant la main d'Ernestine.*) La voit-on jamais assez cette adorable enfant?... Que je m'estime heureuse d'avoir rencontré dans ces déserts une telle amie et une société si remplie de charmes!

ERNESTINE.

Madame...

MARIE.

Oh! je vous l'assure, c'est avec une bien vive peine que je vois approcher le jour où il me faudra aller à Paris, où nous nous fixons, et quitter tant d'esprit et de beauté.

LUCENAY, *à part.*

Serait-il vrai?

ERNESTINE.

Comment, madame! vous allez habiter Paris?... Oh! vous êtes bien heureuse; on s'ennuie tant en ce pays.

MARIE.

Nous surtout, n'est-ce pas, qui au lieu de donner notre bonheur et notre main à un homme digne de notre choix, avons été obligées de céder à des lois de convenance et de position.

ERNESTINE.

Mais, madame, je ne me plains pas.

MARIE.

Je ne connais rien de plus affreux que d'aimer un homme et d'en épouser un autre, n'est-il pas vrai?... Allons, ma toute belle, vous manquez de confiance envers moi... craignez-vous de vous exprimer avec trop de franchise devant monsieur de Lucenay?...

ERNESTINE, *troublée.*

Madame...

MARIE.

Monsieur de Lucenay est l'ami des dames... et je le croyais dans votre confidence.

LUCENAY, *à part.*

Elle soupçonne tout.

MARIE, *à part.*

Ils s'aiment! (*Haut.*) Eh bien! vous ne répondez pas?

On entend au lointain le bruit des cors.

ERNESTINE, *avec joie.*

J'entends le signal du départ; dans quelques minutes toute la société sera réunie ici.

LUCENAY.

Madame la marquise, et vous, madame, mille pardons de vous quitter; mais j'ai quelques préparatifs à faire. Vous permettez...

MARIE, *indifféremment.*

Certainement, monsieur.

LUCENAY, *à part.*

Elle nous a devinés... Perdre Ernestine! Oh! non; partir, mais partir avec elle. (*Haut.*) Madame... (*Bas à Ernestine.*) Dans une heure.

Lucenay sort.

MARIE. *Elle s'est approchée dans ce moment et elle a entendu ces dernières paroles. A part.*

Oh! si mes doutes se changent en certitude...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, *excepté* LUCENAY; M. DE LESCOMBAT, RANCÉ, DAMES ET SEIGNEURS, VALETS, ETC.

Les Invités ont présenté leurs salutations à Ernestine et à Marie.

RANCÉ, *apercevant Marie et Ernestine.*

Ah! voici nos belles invisibles. (*Courant à elles et les saluant.*) Mesdames...

LESCOMBAT.

Partons-nous?

RANCÉ.

Dans un instant.

ERNESTINE.

Vous le savez, monsieur, je vous ai prié de me dispenser de vous suivre à Beau-Plaisir.

RANCÉ.

Nous verrons, chère Ernestine. (*A la société.*) Messieurs et belles dames, j'ai pensé qu'une partie de campagne à jeun perdait de son prix, et je vous ai fait préparer dans ce pavillon une petite collation... Nous allons y faire honneur à l'instant même. Messieurs...

Le pavillon à droite a été ouvert: les hommes donnent la main aux dames et les conduisent. Le devant de la scène s'est dégagé; Mongeot, qui avait offert la main à Marie, la retient, et les répliques suivantes s'échangent entre eux à mi-voix pendant qu'on va se placer à la table du pavillon.

MONGEOT, *à Marie.*

Eh quoi! pas un regard!

MARIE, *bas.*

Laissez-moi, monsieur; on nous observe.

MONGEOT.

Mais, Marie...

MARIE.

Vous oubliez, monsieur, les devoirs nouveaux qui me sont imposés...

MONGEOT.

O madame! vous ne m'aimez pas!

MARIE.

Monsieur...

MONGEOT.

Marie, prenez pitié de moi et de vous.

MARIE, *s'éloignant.*

Assez, monsieur.

Mongeot rentre dans le pavillon où est la société. En ce moment Rancé, une serviette à la boutonnière et un verre de champagne à la main, descend la scène avec M. de Lescombat. Ce dernier jette un sombre regard sur Mongeot et Marie, qui viennent de se séparer.

LESCOMBAT, *à part.*

Toujours ensemble!

RANCÉ, *à Mongeot.*

Allons donc, monsieur de Mongeot, les plats et les bouteilles seront vides.

MARIE, *à part, entrant dans un bosquet à droite, au second plan.*

Pourquoi donc Lucenay nous a-t-il quittés?

RANCÉ, *à Lescombat, en sortant du pavillon.*

Je ne sais, mon cher Lescombat... mais jamais je ne me suis senti si joyeux! De l'air, de l'air... les plaines, les bois, un bon déjeuner, et partons.

LESCOMBAT, *d'un ton grave.*

Fort bien! très-bien pour vous; mais n'est-ce pas une faute grave pour un mari que de laisser la plus aimable des femmes lutter dans la solitude contre l'ennui qui la dévore?

RANCÉ.

Comme vous dites cela! Est-ce que vous vous seriez aperçu...

LESCOMBAT, *après un silence.*

Non, non.

RANCÉ, *piqué.*

Je disais aussi, c'est impossible. Mais vous, mon cher, qui me conseillez si bien, ne pourriez-vous d'abord commencer par vous-même?

Marie en ce moment reparaît sous le bosquet à droite.

LESCOMBAT.

Que voulez-vous dire?

RANCÉ.

Votre femme...

LESCOMBAT.

Assez, monsieur, assez.

RANCÉ.

Oh! chacun son tour. Votre femme...

MARIE, *à part.*

Que disent-ils de moi?

Elle écoute en se tenant à l'écart.

RANCÉ.

Eh! mais, n'est-ce pas un peu de votre faute si chacun remarque les assiduités...

LESCOMBAT.

De monsieur de Mongeot, n'est-ce pas?

RANCÉ.

Quoi! vous savez...

Marie fait un geste de menace vers le Marquis.

LESCOMBAT.

Cela vous étonne? en effet, un mari... toujours le dernier instruit, n'est-ce pas?

RANCÉ.

Mais c'est assez l'habitude.

UN CONVIVE, *dans le pavillon.*

Oui, messieurs, à la santé de notre charmante hôtesse... à madame de Rancé!

MONGEOT.

A mon tour, messieurs; à madame de Lescombat!

TOUS.

A madame de Lescombat.

LESCOMBAT, *à Rancé.*

Mais n'est-il pas aussi des positions où le silence est force et sagesse?

RANCÉ.

Mais un homme d'honneur peut-il permettre. .

LESCOMBAT.

Non; il attend le jour de la vengeance! mais comme il la veut complète, il la veut patiente.

MARIE, *entrant en scène.*

Eh bien! messieurs, que faites-vous là? Vous avez donc de bien graves secrets à vous confier?

RANCÉ.

Mais non, belle dame, mais non...

Lescombat regagne le pavillon à droite. Pendant ce temps Marie arrête le Marquis, qui se dispose à suivre Lescombat.

MARIE, *à voix basse au Marquis.*

Vous qui donnez sur les femmes des autres des avis excellens, monsieur le marquis, êtes-vous homme à en recevoir sur la vôtre?... (*Le Marquis fait un mouvement de surprise. Marie continuant.*) Quand nous serons dans la forêt, laissez la société nous devancer, et je vous parlerai.

RANCÉ.

A moi, belle dame?

MARIE.

A vous, monsieur.

RANCÉ.

A vos ordres, madame. (*En ce moment toute la société est sortie du pavillon. Rancé dit à part.*) Que diable veut-elle me dire? (*Haut, à un valet.*) Tout est-il prêt?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monseigneur.

RANCÉ.

Et ce petit Lucenay. il se fait bien attendre!

LE DOMESTIQUE.

Monsieur de Lucenay, monseigneur? il est parti.

TOUS, *et surtout* MARIE.

Parti!

ERNESTINE, *à part.*

Parti! oh! non!

MARIE, *à part, regardant Ernestine.*

C'est impossible!

RANCÉ.

Parti sans nous avoir dit adieu! c'est un peu cavalier.

MONGEOT.

Un homme, un fermier, m'a-t-il dit, est venu le chercher pour une affaire qui ne souffre pas de retard.

RANCÉ.

Eh bien! messieurs, partons sans lui. (*A sa femme.*) Belle marquise, vous m'avez laissé craindre...

ERNESTINE, *à part.*

Et Lucenay qui va venir... Que faire, mon Dieu? (*Haut.*) Monsieur le marquis, je vous l'ai déjà dit, je suis souffrante; si vous le permettez, je resterai au château.

RANCÉ, *surpris.*

Ah! (*Se remettant.*) A votre aise, ma chère amie, votre santé m'est trop précieuse... je serais désolé ..

MARIE, *bas au Marquis.*

Vous restez près de moi, monsieur?

RANCÉ.

Oui, madame. (*A Ernestine.*) A bientôt, chère amie.

MARIE, *à Ernestine, avec une ironie déguisée.*

Un peu de solitude et de repos doit en effet vous rendre à la santé... N'est ce pas? Sans adieu, ma toute belle.

Tout le monde sort.

SCENE VII.

ERNESTINE, *seule.*

Partis! partis tous!... Et maintenant, je tremble... oui, j'ai peur... Oh! ce dernier entretien que j'ai exigé de lui... mais il était si malheureux! il y avait tant de désespoir dans ses regards! Mais si monsieur de Rancé.... Toute innocente que je sois, cette pensée m'épouvante! il est jaloux! jaloux par orgueil... et le seul soupçon d'un outrage serait peut-être ou sa mort ou la mienne... Mais Lucenay, ne lui dois-je rien?... lui à qui j'aurai dû le bonheur d'aimer et d'être aimée!... je ne l'aurais plus revu peut-être... Ne plus le revoir!... malheureuse!

En ce moment Lucenay s'élance du fond des bosquets qui sont au fond, derrière le pavillon de gauche.

LUCENAY.

Ernestine!

SCÈNE VIII.

LUCENAY, ERNESTINE.

ERNESTINE, *se retournant.*

Alfred!

LUCENAY.

J'étais près d'ici, j'ai entendu le signal du départ et je suis accouru...

ERNESTINE.

Lucenay, le temps presse. Je ne puis sans danger rester seule avec vous ici. Répondez: Vous sentez-vous la force d'accomplir ce que mon amour exige du vôtre? il le faut, pour le bonheur de tous deux.

LUCENAY.

Le bonheur!... le bonheur, loin de vous, sans vous!... c'est impossible!

ERNESTINE.

Qu'osez-vous dire?

LUCENAY.

Qu'au moment de vous quitter la force m'abandonne.

ERNESTINE.

Comment?

LUCENAY.

Oui, maintenant que vous avez versé dans mon âme tous les trésors de la vôtre... maintenant que vous m'avez fait connaître combien j'étais aimé... je ne puis, je ne veux pas partir seul...

ERNESTINE.

Lucenay!

LUCENAY.

Non, car vous quitter serait me condamner à un désespoir sans fin, ou plutôt ce serait la mort... Je partirai, je réaliserai tous les rêves de notre amour, mais avec vous, mais auprès de vous, ma bien aimée.

ERNESTINE.

Qu'entends-je?

LUCENAY.

Ma voiture est là... Venez! venez!

ERNESTINE.

Moi, fuir avec vous!

LUCENAY.

Oui; on sait tout!... Vous êtes perdue, Ernestine... Il faut fuir, fuir bien loin de ces lieux, bien loin de la France... être heureux tous deux... et alors, travaux, dangers, succès, gloire, tout me sera facile.

ERNESTINE.

Mais c'est mon déshonneur que vous voulez!

LUCENAY.

Non, c'est le bonheur!... Il n'y a pas un moment à perdre! Suivez-moi!

Il cherche à entraîner Ernestine, qui résiste toujours; en ce moment un bruit de pas se fait entendre.

ERNESTINE, *effrayée.*

Des pas!... si c'était... Fuyez!

LUCENAY, *regardant.*

Le marquis!

ERNESTINE.

Ah! cachez-vous! (*Lucenay veut entrer dans le taillis.*) Non, ici! (*Elle le pousse dans le pavillon de gauche qu'elle referme.*) Je me meurs.

Elle s'assied toute défaillante sur un banc placé à gauche contre une charmille qui la cache un moment aux yeux du Marquis.

SCENE IX.

RANCÉ, ERNESTINE, LUCENAY, *dans le pavillon.*

RANCÉ, *au fond, entrant brusquement.*

Qu'a-t-elle osé me dire? Ernestine!... se jouer

ainsi de moi! (*Regardant à droite*) Personne!... Ah! je respire... Ce bruit pourtant... (*Regardant à gauche*) Dieu! c'est elle!...

ERNESTINE, *à part.*

Seigneur, ayez pitié de moi!

RANCÉ, *allant à sa femme.*

Encore ici!...

ERNESTINE.

Vous, monsieur le marquis!

RANCÉ.

Et que faites-vous donc ici, madame?

ERNESTINE.

Moi... je...

RANCÉ.

Mais, vous n'étiez pas seule?

ERNESTINE, *tremblante.*

Non, monsieur... j'étais avec une de mes femmes.

RANCÉ.

Cela se trouve à merveille; j'ai un ordre à donner; où est-elle?...

ERNESTINE.

Elle est retournée au château.

RANCÉ.

C'est une erreur, madame, car j'ai entendu fermer la porte d'un de ces pavillons... (*Montrant le pavillon où est entré Lucenay.*) Ne serait-elle point par hasard entrée dans celui-ci?...

ERNESTINE, *à part.*

Oh! mon Dieu, je tremble.

RANCÉ.

Eh bien! madame, vous hésitez...

ERNESTINE.

Mais, monsieur, quels étranges soupçons vous sont donc venus?

RANCÉ.

Entrons, madame; qu'est-ce donc qui vous arrête?

ERNESTINE, *faisant un pas et se retournant tout-à-coup vers le marquis.*

Eh bien! je vais... veuillez m'entendre, monsieur.

RANCÉ.

On ne m'avait donc pas trompé, madame!... il est donc là?...

ERNESTINE.

Monsieur, je vous en conjure, ne me condamnez pas sans m'entendre.

RANCÉ, *la repoussant violemment loin de lui.*

Malheureuse!... et qu'auriez-vous à me dire? ne redoutez-vous pas ma colère?

ERNESTINE.

Ah!

LUCENAY, *sortant vivement du pavillon.*

Arrêtez, monsieur! tuez-moi, mais grâce pour une femme innocente...

RANCÉ.

Lucenay!... c'était donc lui!...

LUCENAY.

Je vous jure, monsieur...

RANCÉ.

Je ne veux pas de tes sermens... Viens, infâme!

ERNESTINE.

Oh! non, non!...

LUCENAY, *froidement.*

Je ne me battrai pas contre vous, monsieur.

RANCÉ.

Tu ne te battras pas, dis-tu? (*Le frappant de son gant.*) Te battras-tu maintenant?

LUCENAY, *l'entraînant.*

Venez donc, monsieur, venez! et versez tout mon sang pour laver votre injure et la mienne!

Tous deux disparaissent sous le bosquet qui est à droite, au second plan. En ce moment toute la société accourt aux cris que pousse Ernestine.

SCÈNE X.

MARIE, ERNESTINE, LESCOMBAT, MONGEOT, HÔTES DU MARQUIS, VALETS.

Mme DE LESCOMBAT.

O ciel! pourquoi ces cris? qu'est-il donc arrivé?

ERNESTINE, *à Marie.*

Ah! madame! ils vont se battre.

MARIE, *à tous.*

Se battre! courez, empêchez ce duel... (*On entend un cliquetis d'épées. Mongeot s'élance au dehors; au même instant on entend un cri de Lucenay. — Marie épouvantée.*) Lequel des deux a succombé?

MONGEOT, *rentrant.*

Lucenay...

MARIE, *placée à gauche à l'avant-scène, près de la Marquise, à demi-voix.*

O mon Alfred!...

ERNESTINE, *prête à défaillir, se redressant tout-à-coup, à mi-voix à Marie.*

Ah! madame, c'est vous qui m'avez perdue!

Ernestine regarde Marie d'un air égaré au moment où tout le monde s'élance en tumulte vers le lieu du combat.

ACTE TROISIÈME.

Le grand salon du château d'Escars : ce salon, très-richement meublé, est orné de tableaux et de portraits ; portes latérales. — Au fond, trois portes ; celle du milieu ouvre sur une galerie ; la porte qui est à gauche est celle de la chambre à gauche de M. de Lescombat : la porte à droite conduit à d'autres appartemens.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. et Mme DE LESCOMBAT, ROSALIE, GERMAIN, PLUSIEURS VALETS.

LESCOMBAT, *à Rosalie.*

Mademoiselle, vous veillerez à ce que les tables de jeu soient placées dans ce salon.

Il montre une porte à droite.

MARIE.

Mais non, monsieur, mais non. Les petites fêtes impromptu que je donne à mon château d'Escars, ainsi que mes soirées de Paris, sont telles qu'il convient à une femme de mon rang et de ma fortune d'en donner. — Aujourd'hui bal et souper, et demain comédie dans la vieille chapelle, dont j'ai fait la plus délicieuse des bonbonnières.

LESCOMBAT, *marchant à pas précipités.*

Ah! fort bien! fort bien! madame. (*A Germain.*) Monsieur, vous nous ferez souper à neuf heures.

MARIE, *à Lescombat.*

A neuf heures? à minuit, monsieur, à minuit.

LESCOMBAT, *se maîtrisant.*

Nous souperons à minuit. (*A tous.*) Allez.

MARIE.

Et qu'on se hâte!

Rosalie, Germain et les Domestiques sortent.

SCÈNE II.

LESCOMBAT, MARIE.

MARIE, *jetant un coup d'œil autour d'elle tandis que Lescombat s'assure que tout le monde est éloigné.*

Seule avec lui... Épargnons-nous ce supplice.

Elle fait un pas pour se retirer.

LESCOMBAT, *descendant vivement la scène.*

Restez, madame!

MARIE.

Mais... nous n'avons plus rien à nous dire.

LESCOMBAT.

Pardonnez. Je me suis retenu devant nos gens, madame ; mais nous voilà seuls, et je puis enfin m'expliquer en toute liberté et avec toute franchise.

MARIE.

Dites avec toute l'amabilité que je vous connais, monsieur.

LESCOMBAT.

Soit. Aiguisez à votre aise le sarcasme et l'ironie ; moi je vous déclare que la vie que nous menons depuis trois mois m'est insupportable. Depuis trois mois, à Paris ou à Escars, comme dans l'Anjou, fêtes sur fêtes, plaisirs ruineux, dépenses folles, luxe sans frein. J'espérais vous trouver plus raisonnable ici ; mais votre intolérable manie de briller ne fait qu'augmenter chaque jour. Nous sommes riches, mais la fortune d'un prince n'y résisterait pas... Et il faut, madame, il faut que tout cela change!

MARIE, *après un temps.*

Je n'ai qu'un mot à répondre à cette sortie si digne de vous, monsieur.

LESCOMBAT.

Et lequel, madame?

MARIE.

Quand on épouse une femme à la mode, on doit d'avance se soumettre à tous ces petits désagrémens-là...

LESCOMBAT.

Femme à la mode! c'est très-bien, mais...

MARIE.

Mais de quoi vous plaignez-vous, monsieur?..? Auriez-vous songé par hasard (*appuyant sur ces mots*), en me prenant pour votre femme, à faire des économies? Je dépense beaucoup, c'est vrai, mais votre vanité conjugale doit trouver d'amples dédommagemens...

LESCOMBAT, *l'interrompant.*

Oh! je le sais, madame ; partout l'on vous cite ; vous êtes vantée, renommée, recherchée... femme à la mode enfin. Je sais que l'on se dispute comme la plus précieuse des faveurs un seul de vos sourires, que personne ne peut vous voir sans vous adorer, et vous adorer sans vous le dire ; je sais que, facile aux hommages, votre coquetterie n'en repousse aucun ; oh! je sais tout cela, madame ; et par moment, saisi malgré moi d'une trop juste indignation et contre le rôle que vous jouez et

contre celui que votre époux est forcé d'accepter, je me demande si, au lieu de détourner à votre profit la fortune du président d'Escars, il n'eût pas mieux valu vous laisser retomber dans l'obscure condition où vous êtes née, et dont jamais vous n'auriez dû sortir.

MARIE.

A merveille, monsieur!... Mais vous qui savez tant de choses, il en est une à laquelle vous ne pensez plus sans doute.

LESCOMBAT.

Ah! vous croyez?

MARIE.

C'est que vous étiez intéressé tout autant que moi à détourner à mon profit les biens du président d'Escars, mon mari. Vous étiez ruiné, monsieur, et il fallait à tout prix rétablir votre fortune; une occasion s'est offerte, et vous en avez profité... oh! sans être arrêté un seul instant par le moyen.

LESCOMBAT.

Madame!...

MARIE.

A votre tour, écoutez-moi, car je vous parle maintenant dans toute l'amertume de mon cœur. Vous vous plaignez, monsieur? vous demandez s'il n'eût pas mieux valu me laisser retomber dans la condition où je suis née?... Que ne l'avez-vous fait, monsieur? vous nous eussiez épargné bien des maux à tous deux.

LESCOMBAT.

C'est assez, madame...

MARIE.

J'achèverai! je n'ai pas à craindre qu'une voix s'élève pour vous contre moi, aucune, monsieur; car au pied même de l'autel, je pris Dieu à témoin de la nullité d'un serment arraché par ruse et par force; et je vous dis à vous, et vous m'avez bien entendue: — « Je proteste contre celui qui, convoitant les dépouilles de la veuve, s'est fait contre elle une arme de la jalousie d'un époux et de la faiblesse d'un mourant!... » Et vous vous plaignez? Eh! monsieur, je me sauve de l'ennui et de la douleur au milieu des bruyans plaisirs... Loin de les accuser, rendez-leur grâce: si je les aimais moins, je vous haïrais trop! J'ai dit, monsieur, je me suis expliquée aussi en toute liberté, et désormais nous pourrons nous comprendre et éviter ainsi d'odieuses querelles.

LESCOMBAT.

Et il est un sûr moyen d'arriver promptement à cet heureux résultat; c'est que tout ce que j'ai résolu de faire se fasse. Je ne veux plus chez moi que de rares soirées, et j'y inviterai qui me plaira. Je suis las de voir dans ma maison, sous mes yeux, des hommes que je connais à peine vous adresser à chaque instant des propos... qui sont autant d'outrages pour vous et pour moi.

MARIE.

Comment, monsieur! vous me faites l'honneur d'être jaloux?

LESCOMBAT, *comprimant un mouvement subit.*

Laissons là ma jalousie, madame; je prétends ne pas être ridicule. Que nous recevions ici M. de Monville, le comte de Nancy, le marquis de Biangis, j'y consens; que M. de Lucenay même, malgré le scandale de son duel avec M. de Rancé, ait trouvé près de nous un asile, bien! Blessé, et d'après les rigoureuses lois contre le duel, poursuivi, près d'être arrêté, il avait droit à notre intérêt... Mais il en est d'autres auxquels je veux que ma porte soit fermée... ce M. de Mongeot par exemple...

MARIE.

Ah!... voyons, monsieur, qu'avez-vous à en dire?

LESCOMBAT.

Il me déplaît! Et puis ce monsieur qui devait passer son congé de semestre à Angers, et qui nous suit à Paris, et qui, lorsque nous partons pour la campagne, vient s'établir à Chantilly, à deux pas de notre château!... Enfin, je n'ignore pas qu'autrefois M. de Mongeot était fort assidu près de vous... et...

MARIE.

Et quoi?

LESCOMBAT.

Et j'ai de fortes raisons de croire qu'il n'a pas renoncé à ses insolentes prétentions.

MARIE, *riant.*

Ha! ha! ha!... Vraiment, monsieur?

LESCOMBAT.

Riez, madame; mais je vous déclare qu'à partir de ce jour M. de Mongeot ne mettra plus les pieds dans ma maison.

MARIE.

Je puis au moins espérer que vous ne l'en chasserez pas aujourd'hui.

LESCOMBAT.

Soit; mais demain...

Bruit au dehors qui l'interrompt.

SCÈNE III.

LES MÊMES, ROSALIE, BERGERET, *en garde de maréchaussée.*

ROSALIE, *paraissant dans la galerie du fond avec Bergeret.*

Je vous dis, monsieur l'exempt, que ce jour est mal choisi pour voir madame.

BERGERET.

Mais encore...

ROSALIE.

Mille occupations...

BERGERET.

Rien qu'un mot...

LESCOMBAT, *faisant un pas.*

Qu'est-ce?

MARIE, *même mouvement.*

Mais c'est Bergeret. (*A Rosalie.*) Laissez-le entrer. (*A Lescombat.*) Si vous le permettez, mon ami.

LESCOMBAT.

Comment? mais ne suis-je pas heureux de faire tout ce que vous souhaitez?

MARIE, *saluant d'abord d'un air gracieux Lescombat, puis à part d'un air inquiet.*

Qui peut l'amener?

ROSALIE, *à Bergeret.*

Entrez donc. (*Bas à Marie, désignant Lescombat.*) La paix est donc faite?... Oh! que je suis contente!

Elle sort d'un air joyeux.

SCÈNE IV.

MARIE, LESCOMBAT, BERGERET.

BERGERET.

Pardon de vous avoir dérangés, monsieur, et vous, madame... mais...

LESCOMBAT.

Et qui vous amène ici, monsieur Bergeret?

MARIE, *interrogeant Bergeret de l'œil.*

Le désir seul de nous voir, je présume?

BERGERET.

Vous l'avez dit, madame. J'ai la surveillance de ces cantons, de manière qu'en allant et venant, je puis présenter mes respects à monsieur et à madame.

MARIE.

Fort bien.

LESCOMBAT.

Eh bien! vous voilà donc placé?

BERGERET.

Oui, monsieur, grâce à vos bontés et à celles de madame.

MARIE.

Cela ne vous va pas trop, mon bon Bergeret, quoique vous ayez été soldat dans Royal-Navarre.

BERGERET, *hésitant.*

Mais, je suis quelquefois tenté d'être de l'avis de madame.

LESCOMBAT.

Expliquez-vous franchement...

BERGERET.

Eh bien! puisque monsieur et madame le permettent... Vous vous souvenez, monsieur, qu'il y a quelques mois, quand j'étais sans place, vous me proposâtes le choix entre deux emplois au Châtelet de Paris. Un vieux regain d'esprit de liberté, la crainte de passer mes jours entre quatre murailles, me firent opter pour l'emploi d'exempt; le grade est honorable, et la solde est décente; on jouit de la campagne et du grand air; on est bien reçu des fermiers et des aubergistes; on a le verre le plus plein au cabaret, et la meilleure place au feu de notre hôte. Mais enfin, malgré ces avantages, et quoiqu'on ait la clef des champs, j'aimerais mieux, je crois, celle du Châtelet.

LESCOMBAT.

Vraiment?

BERGERET.

Je vous ai montré le beau; voici le laid. Me voyez-vous, madame, toujours à cheval, qu'il vente ou qu'il tonne, qu'il pleuve ou qu'il neige, soir et matin, jour et nuit, été comme hiver? Mais ce n'est rien que ça; il est d'autres devoirs bien plus pénibles à remplir. Dans cet emploi si vous voulez avancer, il faut toujours arrêter... C'est là le fin du métier. Hélas! madame, qui mieux que moi peut comprendre...

MARIE, *se hâtant de l'interrompre.*

Oui, oui.. achevez. Eh bien?

BERGERET.

Eh bien! je crois que, tout compte fait, il vaut mieux garder que prendre; et si monsieur daignait...

MARIE, *à Bergeret avec bonté.*

Nous arrangerons cela... (*A son mari.*) Ne devons-nous pas avoir ce soir monsieur le lieutenant criminel?

LESCOMBAT.

Monsieur de Launoy? oui; il a quelques jours de vacances, qu'il veut bien nous consacrer.

MARIE

Ne pourriez-vous pas lui dire quelques mots en faveur de ce bon Bergeret, dont l'esprit pacifique est, vous le voyez, assez peu d'accord avec son belliqueux emploi?

LESCOMBAT.

Rien de plus facile; soyez tranquille, Bergeret.

BERGERET.

Que de reconnaissance! Mais voyez, monsieur, et vous, madame, si je n'ai pas une chance bien singulière. D'instinct je crains tout ce qui tient à la justice, et ma vie se sera passée à la servir. D'abord domestique d'un juge, puis valet de chambre d'un président, sergent dans les douanes, exempt, et peut-être demain geôlier... C'est là un drôle de sort!

LESCOMBAT, *riant.*

En effet... ah! ah!.. (*A Marie.*) Mais pardon, mon amie, le temps auprès de vous marche sans qu'on y songe... Et j'ai encore divers ordres à donner pour ce soir... (*Baisant la main de Marie.*) A bientôt!... Au revoir, Bergeret... comptez sur moi.

Il sort.

SCÈNE V.

MARIE, BERGERET.

MARIE.

Bergeret, est-ce bien là le motif de votre visite?...

BERGERET.

Oui, madame, et, je vous en supplie, rappelez bien à monsieur de Lescombat ce qu'il vient de me promettre. Oh! certes, je me serais bien gardé

d'accepter l'emploi d'exempt si j'avais pu prévoir que ce serait aux environs du château d'Escars que j'exercerais mes pénibles fonctions. Je n'ai pu tout vous dire devant votre mari ; mais, vous en souvenez-vous, madame, c'est ici que naquirent ces deux pauvres petits...

MARIE, *très-émue.*

Hélas !...

BERGERET.

C'est ici qu'ils ont passé leurs trois premières années... Ici que leur malheureux père a si longtemps pleuré leur mort.

MARIE.

Assez, Bergeret, assez...

BERGERET.

Oh ! je m'en souviens, moi... et chaque fois que je passe devant ces murs, leur aspect double mes remords, et me rappelle si vivement le passé, que, quelquefois, je suis presque tenté d'aller me dénoncer moi-même...

MARIE.

Et de me perdre avec toi, n'est-ce pas ?

BERGERET.

Oh ! non, non, madame... ne craignez rien... plutôt souffrir mille supplices que de vous compromettre un seul instant ! Mais de grâce, que j'obtienne par le crédit de monsieur de Lescombat d'être employé, s'il le faut pour le reste de ma vie au Châtelet ; car je vous l'ai dit, en passant devant ce château, j'ai peur; en y entrant, j'ai peur... Il me semble toujours que je vais voir apparaître tout-à-coup devant moi...

Comme Bergeret achève ces mots, une porte, à l'avant-scène, s'ouvre brusquement. Lucenay paraît, pâle, troublé; la plus profonde tristesse est empreinte sur son visage.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LUCENAY.

LUCENAY, *à la cantonade.*

Non, je n'ai plus besoin de vos soins... laissez-moi ! (*A lui-même.*) J'ai entendu sa voix, ce n'est point une erreur. (*Il marche agité vers Marie, s'arrête devant elle, et dit à part en cachant sa figure dans ses mains.*) Ce n'est pas elle !

MARIE, *à part, avec dépit.*

Toujours le même !

Bergeret s'est mis un peu à l'écart; la voix et les traits de Lucenay l'ont frappé vivement.

BERGERET, *à part, très-ému.*

Ce jeune homme !... c'est étrange... Mais où donc l'ai-je déjà vu ?

LUCENAY, *composant son maintien.*

Pardon, madame; je venais vous offrir, ainsi qu'à monsieur de Lescombat, l'hommage de ma reconnaissance....

MARIE, *avec amertume.*

Votre reconnaissance, monsieur de Lucenay ?

BERGERET, *à part.*

Ah ! c'est là monsieur de Lucenay ?

LUCENAY.

Je succombais à la fièvre qui me dévorait ; poursuivi, près d'être arrêté, ne vous dois-je pas un généreux asile ? N'est-ce pas vous, madame .. (*Apercevant Bergeret.*) Mais que vois-je !...

MARIE.

Rassurez-vous, monsieur... Bergeret n'est ici qu'un ancien serviteur, et surtout un ami...

BERGERET.

Et il est heureux de pouvoir annoncer à monsieur de Lucenay qu'il est désormais à l'abri de toute poursuite.

LUCENAY.

Est-il vrai ?

BERGERET.

On a su que monsieur de Rancé avait été l'agresseur. Grâce à une influence inconnue mais puissante, toute cette malheureuse affaire a été promptement assoupie, et monsieur de Rancé lui-même aurait pu reparaître dans le monde; mais, depuis cet événement, on ne l'a plus revu, ainsi que sa femme...

LUCENAY.

O ciel !...

MARIE.

Quoi ! l'on ignore encore ce qu'ils sont devenus ?

BERGERET.

Oui, madame.

LUCENAY, *à Marie.*

Vous connaissiez donc cette étrange disparition ?

MARIE.

Oui...

LUCENAY.

Et vous ne m'en avez pas parlé !...

MARIE.

C'eût été renouveler de tristes souvenirs... Mais achevez, Bergeret. Monsieur de Rancé...

BERGERET.

Les uns disent qu'il s'est retiré dans une de ses terres au fond des Pyrénées; d'autres qu'il est passé dans les pays étrangers... d'autres enfin assurent qu'il est mort...

LUCENAY *et* MARIE.

Mort !...

Lucenay reste un moment accablé; Marie le regarde d'un œil fixe et jaloux.

LUCENAY, *à part.*

Mort !...

MARIE, *à part.*

Il l'aime toujours !...

BERGERET, *à part.*

Tout chez ce jeune homme... jusqu'à sa voix qu'il me semble avoir déjà entendue, produit sur moi une émotion...

LUCENAY, *relevant la tête.*

Mais dit-on que monsieur de Rancé ait nommé l'infâme qui, maître de son secret, a causé par sa trahison de si effroyables malheurs ?

MARIE, *à part, troublée.*

O ciel!

BERGERET.

Je l'ignore.

MARIE, *à Lucenay.*

Pourquoi revenir encore...

LUCENAY.

Mais comprenez-vous, madame, dans quel but il a pu agir?

MARIE.

Et qui vous dit que le marquis n'a pas tout deviné? (*Avec une aigreur et une ironie contenues.*) Les amans sont imprudens parfois...

LUCENAY, *vivement.*

Madame, Ernestine de Rancé doit être à l'abri...

MARIE.

De tout soupçon?... Eh bien! soit; c'est le marquis seul qui est coupable, et vous devez plus que jamais éloigner ces tristes pensées...

LUCENAY.

Le puis-je, hélas!... (*A Bergeret.*) Et... pardonnez, madame... et... l'on ignore toujours, dites-vous, ce qu'Ern... ce que madame de Rancé est devenue?...

MARIE, *à part.*

Oh! cette femme!

Bergeret baisse les yeux et se tait; Lucenay comprend cette réponse muette.

LUCENAY, *à part.*

Pauvre Ernestine!... morte peut-être... et moi... moi! mon parti est pris... (*Haut.*) Madame, jamais le souvenir de vos bontés ne sortira de mon cœur... et prêt à m'éloigner de vous...

MARIE, *atterée.*

Vous partez!

LUCENAY.

Oui, madame, je vais quitter pour jamais ce monde où je n'ai trouvé que déception et malheur; je retourne à Lucenay, auprès du seul ami qui me soit resté, près de ce brave Guérin qui, je vous l'ai dit, a pris soin de mon enfance.

BERGERET, *au comble de l'étonnement. A part.*

Guérin!...

LUCENAY, *comme à lui-même.*

Oh! puisse bientôt mon bon Étienne fermer les yeux de son fils! Adieu, madame, adieu.

Il s'éloigne lentement.

BERGERET, *frappé de plus en plus.*

Étienne!

Depuis la nouvelle du départ de Lucenay, Marie est restée écrasée, immobile, n'écoutant rien; mais enfin, cédant à sa douleur, elle tombe pâle et glacée dans un fauteuil, en disant d'une voix étouffée et en cachant ses pleurs:

MARIE, *à part.*

Il part!

BERGERET, *à lui-même, avec la plus vive agitation.*

Etienne! Étienne Guérin!... O mon Dieu! serait-ce... Mais oui, ce doit être lui... il faut qu'à l'instant même... (*Vivement et bas à Marie, qui ne l'écoute pas.*) Madame, madame, avez-vous entendu? (*Appelant Lucenay, qui a déjà franchi la porte du fond.*) Monsieur, monsieur, au nom du ciel...

LUCENAY, *paraissant.*

Que me voulez-vous?

BERGERET, *à part, dévorant Lucenay du regard.*

Oh! mais non... si je me trompais, ce serait éveiller peut-être de dangereux soupçons...

LUCENAY.

Parlez donc!

MARIE, *regardant Bergeret, et sortant comme d'un rêve, en se levant.*

Mais qu'avez-vous donc, Bergeret?

BERGERET.

Rien, madame. Je me retire.

MARIE.

Mais vous êtes tout bouleversé!

BERGERET, *se retirant.*

Au revoir, madame.

MARIE.

Qu'a-t-il donc?

Bergeret s'arrête un instant au fond, regarde de nouveau Lucenay, et dit en sortant rapidement.

BERGERET, *à part, en sortant.*

Comment éclaircir mes doutes?... Oh! le ciel m'inspirera!...

SCÈNE VII.

MARIE, LUCENAY.

MARIE, *à part.*

Que signifie?... (*Vivement à Lucenay, qui a remonté la scène.*) Demeurez, monsieur. A votre tour, m'accorderez-vous un moment d'entretien?

LUCENAY, *gêné, s'inclinant.*

Madame ..

MARIE.

Écoutez, Lucenay; vous savez si je vous ai aimé, si je vous aime encore, moi qui, trahie par vous...

LUCENAY.

De grâce...

MARIE.

Moi qui, trahie par vous, ai eu la faiblesse de vous revoir, de vous retenir près de moi. (*Lucenay fait un mouvement.*) Laissez-moi achever. Mais vous ne savez pas ce qu'a souffert ce cœur, et combien ces yeux ont versé de larmes! Croyez-vous que je n'aie pas lu au fond de votre âme? Croyez-vous, quand je vous cherchais, et que vous m'évitiez, que je ne me sois pas dit: « Ma présence fatigue, mon amour l'importune, et s'il s'éloigne de moi, c'est pour penser à elle. » Eh bien! ai-je fait entendre une seule plainte, un seul reproche? J'ai souffert seule et resignée; et m'oubliant moi-même pour ne songer qu'à vous, j'ai forcé ma bouche à sourire, et j'ai donné des bals brillans et des fêtes..... pour vous, oui, pour vous seul. A force d'amour et de tendres soins, je

calmerai sa douleur, me disais-je; il me rendra son cœur, il connaîtra tout le prix du mien. Et pour récompense de tant de sacrifices, vous venez me trouver, et vous me parlez de votre reconnaissance? Et vous m'apprenez froidement que vous partez, que vous m'abandonnez... pour toujours peut-être! Ah! répondez, monsieur! était-ce là ce que je devais attendre de vous?

LUCENAY.

Je ne chercherai pas à me justifier, madame; j'ai mérité vos reproches. Coupable envers vous, coupable envers le marquis, le cœur mort à toute affection, la vie m'est un supplice...

MARIE, *l'interrompant.*

Sans Ernestine!... avouez-le donc, monsieur.

LUCENAY.

Madame...

MARIE.

Lorsque vous me juriez à genoux, oui, à genoux, que vous m'aimiez, vous me trompiez donc? vous me mentiez donc, monsieur?

LUCENAY.

Eh! madame, Mongeot n'avait-il pas reçu de vous un aveu...

MARIE.

Et je l'ai trahi pour vous, n'est-ce pas? Oh! qu'il est bien vengé!...

LUCENAY, *d'un ton plus doux.*

Écoutez, Marie. Du jour où j'ai su qu'il vous aimait, nos liens ont dû être brisés.

MARIE, *amèrement.*

Assez, monsieur.

LUCENAY.

Il est digne de toute votre tendresse. Voyons, Marie, oubliez à jamais...

MARIE.

Taisez-vous, monsieur... Oh! taisez-vous!... Vraiment cela fait pitié, et j'en ai honte pour vous! Vous invoquez le nom de votre ami! mais avant de savoir qu'il fut votre rival, ne m'aviez-vous pas déjà trahie? oubliez-vous donc et Saumur et Plombières? ne sais-je pas tout, monsieur? Me croyez-vous donc une de ces femmes que l'on prend, que l'on quitte au gré d'un caprice, une de ces folles créatures à qui l'on peut prodiguer impunément le mensonge et l'outrage? Oh! si vous avez eu cette pensée, hâtez-vous de la repousser, monsieur, car elle vous porterait malheur.

LUCENAY.

Revenez à vous, Marie!

Mouvement de Marie; Mongeot paraît.

MONGEOT, *au fond, à part.*

Encore ensemble!

LUCENAY, *bas à Marie.*

Silence!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MONGEOT.

A peine Marie a-t-elle vu Mongeot, que sa voix et ses traits changent tout-à-coup d'expression.

MARIE, *allant à Mongeot en souriant et du ton le plus aimable.*

Ah! c'est vous, monsieur de Mongeot! Depuis ce matin que nous avons le plaisir de vous posséder à Escars, j'ai pu à peine vous dire un mot. J'ai tant d'occupations! Et tenez, il faut encore que je vous quitte; mais ce soir je serai toute à mes amis. (*A voix basse et du ton le plus amical.*) Ah! n'oubliez pas... A vous ma première et ma dernière contredanse.

MONGEOT, *avec un sourire amer.*

Quoi! vous daignez...

MARIE.

J'espère, monsieur de Lucenay, que votre santé vous permettra de rester à notre fête.

LUCENAY.

Veuillez m'en dispenser, madame.

MARIE, *à Mongeot, en affectant un ton enjoué.*

La première et la dernière... sans préjudice des autres.

Tout en parlant avec une volubilité fiévreuse, Marie a tendu la main à Mongeot, qui la prend d'un air soupçonneux; elle lance en même temps un regard foudroyant à Lucenay, qu'elle salue. Mongeot, qui a remarqué ce regard, la conduit jusqu'à la porte.

SCÈNE IX.

LUCENAY, MONGEOT.

MONGEOT, *suivant de l'œil Marie.*

Moi, la croire?... Oh! non!... cette femme a bien toute la perfidie de son sexe.

LUCENAY.

Eh! quoi, mon ami, vous voilà retombé dans vos doutes cruels?...

MONGEOT.

Mes doutes?... oui, j'ai appris à douter des serments d'une femme... et maintenant je commence à douter de la loyauté des hommes.

LUCENAY, *se retournant vivement vers Mongeot.*

Ah!

MONGEOT.

C'est une funeste expérience que j'ai acquise en peu de temps, n'est-ce pas?

LUCENAY.

Bien funeste, en effet, surtout si elle ne s'est établie que sur de fausses apparences.

MONGEOT, *souriant amèrement.*

De fausses apparences!...

LUCENAY, *à part.*

Il me soupçonne... (*Haut.*) Expliquez-moi donc, mon ami...

MONGEOT.

Que diriez-vous, monsieur de Lucenay, d'une femme à qui un homme aurait donné son âme, ses pensées sa vie toute entière, et qui le tromperait?

LUCENAY.

Je dirais que c'est une infâme.

MONGEOT.

Et que diriez-vous d'un homme à qui un autre aurait confié tous les secrets de son cœur, et qui, déjà amant déclaré d'une autre femme, n'aurait profité de la confiance de son ami que pour lui ravir sa maîtresse?

LUCENAY.

Je dirais que c'est un lâche!

MONGEOT.

Ah! vous le pensez!... je pense comme vous. Et quel châtiment mériterait, selon vous, cet homme doublement parjure envers l'honneur et l'amitié?

LUCENAY.

Je le tuerais.

MONGEOT, *lui saisissant fortement la main.*

Je suis plus que jamais de votre avis.

LUCENAY, *à part.*

Il m'accuse... Il ne me manquait plus que ce supplice.

MONGEOT, *à part.*

Il se trouble, il pâlit... tout me dit sa trahison. (*Haut.*) Merci, monsieur, de l'arrêt que vous avez porté. Un dernier mot, je vous prie.

LUCENAY.

Mais à quel propos, mon ami, ces questions bizarres?

MONGEOT.

Votre ami!... (*Avec un calme affecté.*) Écoutez-moi, monsieur. Moi, élevé au milieu des camps, j'ai porté dans la société la rude écorce de mon éducation première. Vous, d'autres destinées vous ont appris ce langage du monde où tout est de convention, excepté la fraude et le mensonge.

LUCENAY.

Charles!...

MONGEOT.

Mais grâce à Dieu, il est encore entre nous deux un autre langage que vous n'avez point tout-à-fait oublié sans doute, celui du soldat; langage qui se résume en un seul mot... l'honneur.

LUCENAY.

Eh bien!...

MONGEOT.

Eh bien! c'est en son nom que je vous adresse une dernière question. Cette femme que j'accuse de perfidie, c'est Marie. Cet homme dont je veux punir la déloyauté, c'est vous!

LUCENAY.

Moi!

MONGEOT.

Vous! Dites-moi qu'ils sont innocens l'un et l'autre, ou ma juste colère...

LUCENAY.

Plus bas! plus bas, Charles!... Repoussez loin de vous...

MONGEOT.

Fais-moi donc serment qu'aucun mot d'amour n'a été échangé entre vous. L'oserais-tu?

LUCENAY.

Je me croirais indigne de l'épée que je porte si je répondais à une demande faite sur ce ton de violence et de menace. Ce n'est pas ici le lieu d'une explication; ici, tout nous fait une loi...

MONGEOT.

Tout me fait une loi de me venger dans le lieu même où je trouve mon ennemi; partout où mon épée peut se croiser avec son épée, c'est mon champ de combat. L'outrage, tu l'avoues; cet ennemi, c'est toi; ma loi, c'est ma vengeance .. et mon juge, le voilà! (*Il met l'épée à la main.*) Allons, monsieur de Lucenay, en garde!

LUCENAY.

Jamais!...

MONGEOT.

En garde, te dis-je!... ou je ne réponds plus de ma fureur.

Il marche brusquement vers Lucenay.

LUCENAY, *mettant l'épée à la main.*

Que fais-tu, malheureux!...

MONGEOT.

Mon devoir!... (*Les épées se croisent; tous deux s'arrêtent comme malgré eux.*) Eh bien! d'où vient, donc que mon bras ne peut soulever cette épée? au moment où elle menace sa poitrine, d'où vient qu'une fascination étrange, incompréhensible, semble me montrer un crime là où mon amour trahi ne doit voir qu'une légitime vengeance?

LUCENAY.

Et moi, méconnu, outragé, j'ai beau évoquer contre toi un juste ressentiment, devant moi je ne vois qu'un ami. Oh! c'est qu'en effet, Charles, ce combat serait un crime... c'est que bien loin de nous commander la haine, le ciel nous dit de nous aimer.

MONGEOT.

O mon Dieu! tout l'accuse, et malgré moi sa vue ne réveille en mon cœur que pensées de calme et d'innocence... Je veux sa mort, et sa vie semble être unie à la mienne.

LUCENAY.

Oui, ami, frère, compagnon d'armes, tu l'entends comme moi cette voix d'en haut qui nous crie : A bas ces armes homicides! vous êtes faits l'un pour l'autre.

MONGEOT.

Ah! s'il en est ainsi, si je ne puis te haïr, Alfred, ordonne-moi donc au moins de t'aimer.

LUCENAY.

Charles, Alfred te tend les bras; viens sur mon cœur, et crois-en ma parole : en pressant ma main, tu ne presseras pas celle d'un rival.

MONGEOT.

Eh bien! je te crois, je veux te croire... A Marie seule donc ma main, si elle est parjure; à toi le cœur et la foi du soldat jusqu'à son dernier soupir.

On entend du bruit dans la galerie du fond.

LUCENAY.

On vient!

La porte du fond s'ouvre à deux battans. Mme de Lescombat donnant la main à son mari, richement parée, s'avance suivie de M. de Launoy et de toute la société.

SCÈNE X.

LES MÊMES, MARIE, M. DE LESCOMBAT, M. DE LAUNOY, TOUTE LA SOCIÉTÉ, *puis* GERMAIN.

LESCOMBAT, *en entrant, à de Launoy.*

Oubliant quelques instans la gravité de votre caractère, vous avez donc bien voulu, mon cher de Launoy, venir vous délasser parmi nous de vos rigoureuses fonctions?

DE LAUNOY, *à Marie.*

Madame de Lescombat permettra-t-elle à l'un des vieux amis de son mari de lui présenter ses hommages?

MARIE.

C'est aussi à ce titre d'ami que je réclame toute votre indulgence pour une réception si peu digne de vous. (*A Germain, qui entre.*) Tout est-il prêt?

GERMAIN.

Dans un moment, madame.

Il sort.

MARIE.

En attendant le souper, on nous appelle à la danse... Monsieur de Mongeot...

Elle présente la main à Mongeot, qui se hâte de la saisir. Marie et Mongeot marchent vers la porte qui est à droite, suivis de toute la société. Tout-à-coup la porte du fond s'ouvre, Germain reparait.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, GERMAIN, *puis* ERNESTINE.

GERMAIN, *entrant.*

Une dame qui vient d'arriver à l'instant, demande à parler à madame.

MARIE.

A moi?

LESCOMBAT, *s'approchant de Marie.*

Qu'est-ce?

MARIE.

Sans doute la charmante baronne de Néris, qui manque à notre fête..... (*A Germain.*) Faites entrer; ou plutôt je vais moi-même au-devant d'elle... (*Marie s'est avancée vers la porte, Germain la précède. La porte s'ouvre à deux battans; une femme vêtue de noir, et le visage couvert d'un voile, paraît sur le seuil de la porte; les Invités, qui allaient passer dans la pièce voisine, s'arrêtent avec étonnement. Marie, reculant étonnée.*) Des voiles de deuil!... La plaisanterie est au moins singulière.

LESCOMBAT, *à part.*

Ce n'est point là madame de Néris.

MARIE, *souriant.*

Qui que vous soyez, belle dame, nous sommes charmés de vous recevoir; venez.

Elle veut prendre par la main la Dame, qui retire doucement la sienne, et d'une voix étouffée et basse:

LA DAME.

Non, non, pas ici... Permettez-moi...

MARIE, *l'attirant doucement.*

Oh! vous ne nous échapperez pas ainsi... Nous n'attendons personne dans un si lugubre équipage... et nos hôtes ont aussi bien que nous le droit d'admirer la charmante inconnue...

LA DAME.

Arrêtez, madame!...

MARIE, *voulant lever le voile.*

Laissez...

LA DAME, *l'arrêtant d'un geste.*

Je cède; mais ne l'oubliez pas, c'est vous qui l'aurez voulu.

Elle relève son voile.

LUCENAY.

Ernestine!

TOUS.

La marquise!

ERNESTINE, *d'une voix douce et triste.*

La veuve de monsieur de Rancé.

Étonnement général.

MARIE.

Elle!... ah!

Elle s'appuie chancelante contre un fauteuil.

LESCOMBAT, *courant à sa femme.*

Marie! qu'avez-vous?...

MARIE, *revenant tout-à-coup à elle.*

Rien... ce n'est rien, monsieur...

LESCOMBAT.

Mais ce trouble, cette émotion...

MARIE.

Sont tout naturels... Qui de nous s'attendait à la brusque apparition de madame de Rancé?

MONGEOT, *examinant tout ce qui se passe autour de lui d'un œil soupçonneux.*

Que s'est-il donc passé?

Court moment de silence.

MARIE, *à part.*

Fatal retour que j'ai tant redouté!

ERNESTINE, *à part.*

Voilà donc cette femme qui m'a perdue!... (*Apercevant Lucenay.*) Et lui, près d'elle!

LUCENAY, *cherchant à s'approcher d'Ernestine; à mi-voix.*

Ernestine!

MARIE, *l'œil étincelant, se plaçant vivement entre Alfred et Ernestine.*

Qu'attend de moi madame la marquise? et quel motif l'amène en ces lieux?

ERNESTINE, *après avoir promené autour d'elle un regard calme et assuré.*

Un devoir impérieux et sacré; j'ai long-temps hésité à le remplir, moi, pauvre victime du mépris du monde. Je voulais ne parler qu'à vous seule, madame; mais le hasard m'offre une justification plus prompte et plus éclatante; je l'accepte.

LESCOMBAT, *à part.*

Singulier langage!

MARIE, *avec ironie.*

Que voulez-vous dire?

ERNESTINE.

La vérité!

MARIE.

Oh! je sais de vous, chère marquise, tout ce que je veux en savoir... Allons, mes nobles hôtes, allons; il faut...

ERNESTINE.

M'entendre madame. (*Moment de silence.*) Monsieur de Rancé n'est plus, et la calomnie qui voulut ma perte a été aussi la cause de sa mort. Rappelez-vous ce jour où la plus noire perfidie arma l'un contre l'autre deux hommes qui jusque là avaient dû s'estimer, et qui pouvaient s'aimer sans honte. Ma réputation était flétrie; frappé dans ses affections, dans son honneur, se croyant pour jamais livré au ridicule, le marquis ne put supporter une telle pensée: poursuivi par la loi, il dédaigna de demander grâce, et s'exila volontairement du monde... Il m'avait repoussée, je le suivis dans sa retraite; ma place était auprès de lui... J'espérais que le temps guérirait sa blessure, mais le coup était mortel... Je l'ai vu peu à peu s'éteindre, dévoré d'une douleur que rien ne pouvait calmer... En vain chaque jour mes serments et mes larmes attestaient mon innocence, il les accusait de mensonge... Près de rendre le dernier soupir, la vérité lui apparut enfin tout entière... Il sut qu'en effet je n'avais pu effacer de mon cœur les souvenirs de mon premier, de mon unique amour, mais qu'aucune pensée coupable n'en avait souillé la pureté; il sut que le jour même où l'on m'avait faite si criminelle à ses yeux, je n'avais jamais peut-être tant mérité de son affection et de son estime... Un aveu mutuel nous fit connaître comment et pourquoi une amie perfide avait voulu ma ruine.

LESCOMBAT, *jetant sur sa femme un regard profond.*

Que dit-elle?

ERNESTINE, *avec force.*

Et ce n'est pas moi qu'en mourant il a maudite, madame!

MARIE, *d'une voix émue et avec agitation.*

Eh bien! où voulez-vous en venir?

ERNESTINE.

Le moment est arrivé où le nom du marquis de Rancé doit être lavé de toute souillure... Seule, abandonnée de tous, mais forte devant Dieu, j'aurais pu supporter le malheur qu'on m'avait fait; mais je devais à mon époux, je devais à sa volonté dernière d'effacer la tache imprimée sur son nom... et je suis venue, madame, ici, auprès de vous, chercher non pas la vengeance, mais la réparation qui m'est due.

DE LAUNOY, *à part.*

Singulier événement!

LESCOMBAT, *à Marie.*

O ciel! c'est donc vous, madame...

MARIE, *troublée.*

Que voulez-vous de moi?... Que veut de moi cette femme?... (*A part.*) Oh! que je souffre!

ERNESTINE.

Vous ne répondez pas!... Mais vous ne voyez donc pas mes pleurs, madame?... Vous ne voyez donc pas sur mon visage la trace des tourmens que j'ai soufferts?... Mais vous ne vous êtes donc jamais demandé, au milieu de l'enivrement de vos fêtes, ce que j'étais devenue, moi, moi perdue par vous, par vous déshonorée?

TOUS.

Par elle!

ERNESTINE.

Oh! perdon, pardon, Marie, de ce cri qui m'échappe. Je n'accuse pas, je me défends. Je vous le demande les yeux baignés de larmes: parlez, faites cet aveu que j'implore, et toutes les voix s'uniront à la vôtre pour me rendre l'honneur.

LUCENAY, *s'élançant au milieu de la scène.*

Cessez, madame, cessez de réclamer une réparation que tout noble cœur vous a faite d'avance... Ah! si la voix que vous invoquez garde le silence, la mienne s'élèvera pour vous défendre et vous justifier.

Les paroles de Lucenay ont produit l'impression la plus vive. Un murmure flatteur s'élève en faveur de la Marquise. Elle triomphe de Marie: à chacun des mots d'Alfred, l'émotion de Mme de Lescombat s'est accrue par degrés; elle va jusqu'au délire.

MARIE, *à elle-même, d'une voix altérée par la fureur.*

Qu'a-t-il dit?... Oh! ma raison m'abandonne! C'est lui qui prend sa défense, et c'est moi qu'il accuse!... (*Avec un délire croissant.*) Elle! toujours elle!... Qui t'a laissée venir jusqu'à moi, toi que je hais, toi dont le nom seul fait mon supplice?...

En achevant ces mots, Marie, pâle, frémissante, chancelle. Rosalie vole à son secours et la reçoit dans ses bras. Une vive agitation règne sur la scène. Lucenay est près d'Ernestine. Lescombat, plein de confusion et de trouble, a remonté la scène; il prie M. de Launoy de s'éloigner un moment avec la société. Mongeot seul, à part, examine Marie d'un air sombre. Tous ces jeux de scène ont lieu ensemble.

LESCOMBAT.

Quel délire! (*A M. de Launoy et à d'autres personnages.*) Pardon, mon ami... et vous, messieurs... mais j'espère dans quelques instans...

M. DE LAUNOY, *lui pressant la main.*

Point d'excuse. (*Aux autres.*) Retirons-nous. (*A Mongeot.*) Venez, monsieur.

MONGEOT, *à part.*

Oh! j'approfondirai ce mystère!

La société se retire. Mongeot et M. de Launoy sont sortis les premiers.

LUCENAY, *à Ernestine.*

Venez, Ernestine, venez.

Il veut emmener la Marquise.

MARIE, *au son de cette voix, retombant dans le délire.*

Cette voix!... c'est la sienne!... vous voyez bien qu'il l'aime encore... Elle n'est venue ici que pour l'arracher à mon amour... Alfred! Alfred!... Oh! je me meurs!

Marie tombe sans connaissance dans un fauteuil. Lucenay est sorti désespéré.

LESCOMBAT.

Qu'entends-je!... opprobre sur moi! (*Aux domestiques.*) Sortez!

LESCOMBAT, *à Ernestine.*

Madame... vous n'avez plus rien à exiger de nous?

ERNESTINE.

Ah! monsieur, je ne suis que trop vengée!

Elle se retire.

LESCOMBAT, *à Rosalie, qui prodigue ses soins à Marie.*

Je vous l'ai dit, sortez!

Rosalie se retire ainsi que les autres domestiques. Pendant la sortie, la nuit est venue peu à peu. Lescombat est resté seul avec Marie.

SCÈNE XII.

MARIE, LESCOMBAT.

LESCOMBAT, *saisissant par la main Marie, qui est revenue à elle.*

Maintenant écoutez-moi, madame!

MARIE, *jetant autour d'elle un regard égaré.*

Vous, monsieur? seul avec moi? Mais qu'est donc devenu tout ce monde qui nous entourait? que s'est-il donc passé?

LESCOMBAT.

Vous me le demandez, madame?

MARIE.

Un mal étrange m'a tout-à-coup frappée au cœur... il m'a semblé que de sinistres images passaient devant mes yeux...

LESCOMBAT.

Et au milieu d'elles vous est apparue celle d'Alfred de Lucenay, n'est-ce pas?

MARIE.

O ciel!... je me rappelle... vous étiez là?

LESCOMBAT.

Oui, j'étais là.

MARIE.

Oh! ne me regardez point ainsi, monsieur... vous me faites peur!

LESCOMBAT.

Ah! vous vous souvenez...

MARIE.

Que voulez-vous de moi?

LESCOMBAT.

Je veux te dire à quel point je te méprise, toi, misérable femme, qui cachais l'amour que tu portais à Lucenay en feignant d'en aimer un autre... Et tu vas apprendre à quel point je dois te haïr; car tu ne sais pas tout. Moi, qui d'abord n'avais songé qu'à ma fortune, eh bien! j'ai subi la fatale influence que tu exerces sur tout ce qui t'approche; et une fois uni à toi, je t'ai aimée, et cet amour qui dévorait ma vie était mon plus terrible châtiment. Ah! si seulement tu avais été pour moi une amie, une épouse fidèle, ton bonheur eût fait envie à toutes les femmes. Mais non... criminels l'un par l'autre, nous devions être punis l'un par l'autre... Et maintenant, mon amour méprisé, trahi, s'est changé en haine, et l'heure du châtiment est arrivée pour toi!

MARIE.

Qu'osez-vous dire?

LESCOMBAT.

Que vous êtes une infâme!

MARIE, *effrayée.*

O mon Dieu!... et je suis seule!...

LESCOMBAT.

Ah! vous tremblez, enfin!...

MARIE.

Oh! vous ne voulez pas me tuer!

LESCOMBAT.

Vous tuer?... non, madame, je vous méprise trop pour cela!

MARIE.

Que me réservez-vous donc alors?

LESCOMBAT.

Une réclusion éternelle, madame...

MARIE, *éperdue, tombant aux pieds de Lescombat.*

O jamais!... pitié, monsieur... je tombe à vos genoux... je fus coupable envers vous... punissez-moi, mais pas avec cette rigueur...

LESCOMBAT.

Adieu!

MARIE.

Monsieur, pour moi, pour vous-même, ne soyez point inexorable... Votre pardon, monsieur! Ne me réduisez pas au désespoir... grâce! grâce!

LESCOMBAT.

Ces triomphes dont vous étiez si vaine, finis pour vous! Ce luxe qui vous entourait, ces plaisirs qui vous enivraient, perdus... perdus pour vous! Cette nuit est la dernière que nous passerons sous le même toit.

MARIE.

Oh ! pitié ! pitié ! monsieur !

LESCOMBAT.

Demain à Saint-Lazare, madame !

Il s'élance dans sa chambre.

SCÈNE XIII.

MARIE, *seule.*

Marie est restée à genoux, écrasée sous l'anathème de son mari. A peine a-t-il disparu, qu'elle se relève et fait quelques pas en chancelant.

MARIE.

Saint-Lazare !... quel horrible rêve ! (*Regardant autour d'elle.*) Quoi ! toute une vie d'opprobre et de rage impuissante !... Mais cet homme est donc bien hardi, qu'il n'a pas craint d'engager une si terrible lutte avec moi !... La dernière nuit sous le même toit, a-t-il dit ?... Eh bien ! oui... il faut que ce soit la dernière !

SCÈNE XIV.

MARIE, MONGEOT.

En ce moment, on entend des pas, puis le bruit d'une serrure ; puis l'on voit s'ouvrir doucement la porte à droite au fond ; Mongeot paraît ; il est enveloppé d'un manteau ; avant qu'il soit entré tout-à-fait en scène, Marie a dit :

MARIE, *à l'avant-scène.*

On a ouvert une porte... qui donc est entré ici ?

MONGEOT, *paraissant et prêtant l'oreille.*

Il me semble que j'entends parler... (*Il ôte son manteau.*) Rien... m'y voici... à droite est la chambre de monsieur de Lescombat... à gauche celle de Marie... Allons !...

MARIE, *allant vers la droite..*

On vient... je suis glacée d'effroi...

MONGEOT, *à lui-même.*

Il y a quelqu'un dans ce salon. (*Tous deux, marchant d'un côté opposé, se rencontrent. Marie pousse un cri étouffé et recule effrayée. Mongeot a reconnu sa voix et il s'écrie.*) Vous ici, madame ?

MARIE, *à part.*

Mongeot ! (*Haut.*) Vous à cette heure ?

MONGEOT.

Je venais vous demander l'explication de ce qui s'est passé ce soir.

MARIE.

Une rupture éternelle entre monsieur de Lescombat et moi.

MONGEOT.

Est-il vrai ?

MARIE.

Plus bas ! plus bas !... Et désormais, Charles, tu ne vas plus douter de mon amour : si tu le veux, Marie est à toi, rien qu'à toi...

MONGEOT.

Que dites-vous ?... mais Lucenay ?

MARIE.

Il a quitté le château sur les pas d'Ernestine

MONGEOT, *avec joie.*

Ah ! (*D'un air sombre.*) Tu l'aimais ?

MARIE.

Non.

MONGEOT.

Tu l'aimais, te dis-je !

MARIE.

Non !... mais toi-même, Charles, m'aimes-tu

MONGEOT.

Si je t'aime, moi !

MARIE.

Tu en crois plus tes soupçons que ma parole.

MONGEOT.

Ah ! que tu sais bien l'empire que tu exerces sur moi !... tu me trompes... je le sens, je le vois... et cependant, insensé que je suis... un seul regard, un seul mot de ta bouche, et je t'obéis en esclave.

MARIE.

Eh bien ! veux-tu ma perte ou mon salut ? choisis.

MONGEOT.

Que aut-il faire ?

MARIE.

Ecoute... entends-moi bien... Demain je suis perdue... demain j'expie à Saint-Lazare le crime de t'avoir aimé.

MONGEOT.

Oh ! non, car demain je provoque cet homme et je le tue.

MARIE.

Mais il peut te tuer, et je ne veux pas que tu meures, moi !

MONGEOT, *la regardant en face avec étonnement*

Qu'exiges-tu donc ?

MARIE.

Viens... Personne ne t'a vu ?

MONGEOT.

Personne...

A ce mot, Marie entraîne Mongeot vers la porte au fond, à gauche du public, la pousse ; la porte s'ouvre et l'on voit une partie de la chambre de Lescombat.

MARIE.

Regarde !...

MONGEOT, *reculant.*

Lui !... O ciel !

MARIE.

Demain à Saint-Lazare, ou pour jamais à toi... décide !

Moment d'effrayant silence ; Mongeot a tiré son épée ; il marche vers la chambre de Lescombat, s'arrête sur le seuil et s'écrie :

MONGEOT.

Debout, monsieur de Lescombat !... L'épée à la main !

Marie pousse un cri de terreur. Mongeot entre dans la chambre.

ACTE QUATRIEME.

Une salle du château d'Escars. A droite et à gauche, au premier plan, une porte. Au troisième plan, à droite, en angle coupé, une autre porte vitrée conduisant à l'appartement de M. de Lescombat, et à travers laquelle on aperçoit une chambre tendue de noir et éclairée par des flambeaux funéraires. — Au fond, une porte principale ouvrant sur une galerie. — A gauche, une table, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

BERGERET, LE BRIGADIER ASSELIN.

BERGERET, *lui donnant un papier.*

Monsieur de Lannoy a désigné les personnes qui seules pourront parler à monsieur de Mongeot. Quant à celles qui devaient assister à la fête que les funestes événemens de cette nuit ont si brusquement interrompue, et qui pour la plupart étaient restées ici, elles ne peuvent encore sortir du château; mais elles seront bientôt libres. C'est aujourd'hui (*montrant la chambre de M. de Lescombat*) qu'on rendra les derniers devoirs à ce pauvre monsieur de Lescombat... Tels sont les ordres de monsieur de Launoy; veille à leur exécution.

ASSELIN.

Soyez tranquille... Ah ça! je vous remplacerai quand vous voudrez.

Il sort.

SCÈNE II.

BERGERET, *seul.*

Oh! oui, je voudrais déjà être bien loin de ce château... J'étais sûr qu'il m'y arriverait malheur... Et puis, les chagrins de ma pauvre Marie, les renseignemens que j'ai pris sur cet Étienne Guérin du Mesnil-les-Allières, qui est bien le même qui me chassa si brutalement de sa ferme, sur monsieur de Lucenay, qui n'était pas plus parent que moi du comte de Tainville; tout cela me remplit d'inquiétude et d'effroi. Je tremble de revoir ce jeune homme, et cependant je ne sais quelle force inconnue semble me pousser au-devant de lui... Ma foi, j'ai bien envie de filer sur-le-champ de ces cantons... J'ai ma commission dans ma poche... Monsieur de Launoy dira ce qu'il voudra... (*En disant ces mots, il remonte la scène, et aperçoit M. de Launoy qui entre par la porte à droite au premier plan. A part.*) Ah! diable! le voilà!

SCÈNE III.

BERGERET, M. DE LAUNOY.

M. DE LAUNOY, *entrant, et achevant de lire une lettre.*

« Ainsi, monseigneur, je me suis hâté de prendre les premières informations sur cette déplorable affaire. La mort de monsieur de Lescombat, assassiné dans son château, au milieu de ses amis, de ses domestiques, ne restera pas impunie. Charles de Mongeot ne nie ni n'avoue son crime, mais tout l'accuse et le condamne. » (*Relevant la tête après avoir lu la lettre et y avoir mis le sceau de ses armes, apercevant Bergeret.*) Ah! c'est vous, Bergeret!... Qu'un de nos gens parte à l'instant pour Versailles, et porte cette lettre à son excellence monseigneur le garde des sceaux.

BERGERET, *prenant la lettre.*

Oui, monseigneur. (*A part.*) Bon, je la porterai moi-même.

Il fait un pas pour sortir.

M. DE LAUNOY.

Un moment!... On veille toujours avec le plus grand soin sur monsieur de Mongeot?

BERGERET.

Oh! je lui défends de fausser compagnie; d'abord il n'y songe pas, j'en réponds, et cela semble prouver...

M. DE LAUNOY.

Qu'il est innocent, n'est-ce pas?

BERGERET.

Eh! mais, monseigneur, on a vu...

M. DE LAUNOY.

Bien, bien, mon bon Bergeret; mais tout en vous fiant à ce motif de sécurité, n'en avez-vous pas un autre plus matériel?

BERGERET.

Ensuite, je ne voudrais pas de meilleur cachot que la salle basse qui lui sert de prison.

M. DE LAUNOY.

Comment est-il?

BERGERET.

Toujours le même : calme et résigné, gardant un silence opiniâtre, ou n'ouvrant la bouche que pour demander des nouvelles de... de...

Il s'arrête d'un air contrarié.

M. DE LAUNOY.

De madame de Lescombat?

BERGERET.

Oui, monseigneur.

M. DE LAUNOY.

Ah! bien!

Il reste un moment plongé dans ses réflexions.

BERGERET, *à part.*

Je m'en vais lui adresser ma demande...

M. DE LAUNOY, *à Bergeret.*

Vous amènerez Charles de Mongeot ici... Auparavant, vous irez prévenir madame de Lescombat que je lui demande un moment d'entretien. Madame de Rancé est encore au château?

BERGERET.

Monseigneur a défendu que personne...

M. DE LAUNOY.

C'est vrai. (*A part.*) Il faut que je sache d'elle les motifs de l'étrange conduite de madame de Lescombat à son égard. (*Se retournant vers Bergeret.*) Qu'attendez-vous? Allez.

BERGERET.

Je sors. (*Bergeret hésite à sortir, puis il revient près de M. de Launoy, qui est toujours rêveur.*) Pardon, monseigneur... daignerez-vous m'accorder une grâce?

M. DE LAUNOY.

Une grâce! et laquelle?

BERGERET.

Vous avez bien voulu me donner, à la prière de celui qui n'est plus, le poste de concierge du Châtelet, qui dépend de vous... Ah! monseigneur, mettez le comble à vos bienfaits... laissez-moi partir aujourd'hui même... Ici, le souvenir du malheureux défunt, et la présence de madame, me font trop souffrir... je leur dois tant à tous deux!... Et puis, j'ai toujours peur qu'on ne m'y charge tout-à-coup de quelque terrible mission... que je remplirais assez mal... Vous savez, monseigneur?

M. DE LAUNOY.

Mais qui vous remplacerait dans vos fonctions?

BERGERET.

Asselin, qui vaut mille fois mieux que moi pour ces sortes de besogne.

M. DE LAUNOY.

Eh bien! j'y consens.

BERGERET.

Ah! monseigneur, ça me lève tout le palais de justice de dessus la poitrine!

M. DE LAUNOY.

Dès que Mongeot aura été conduit ici, dites qu'on me prévienne... Allez chez madame de Lescombat.

BERGERET.

Oui, monseigneur... Ah! que vos soins la consolent!... et si, en effet, il y a quelque coupable, ce dont je doute, vengez-la: nous vous bénirons tous... car c'est la plus noble des maîtresses, comme elle est la plus charmante des femmes!

Il va sortir tout joyeux.

SCÈNE IV.

M. DE LAUNOY, LUCENAY, et BERGERET *un moment.*

M. de Launoy s'est assis rêveur près de la table qui est à gauche. Au moment de sortir, Bergeret trouve Lucenay à la porte du fond; il recule troublé.

BERGERET, *à part.*

Lui!... ô ciel!

LUCENAY, *entrant vivement, à Bergeret.*

Puis-je parler à monsieur de Mongeot?

BERGERET.

Oui... non... monsieur... (*A part.*) Qu'est-ce donc que j'éprouve?...

LUCENAY.

Répondez-moi!

BERGERET, *à Lucenay, d'une voix basse et mystérieuse.*

Monsieur... c'est moi qui ai déjà voulu vous entretenir en secret... Au nom du ciel, ne quittez pas aujourd'hui ce château avant que je vous aie parlé... il le faut! il le faut!

Il sort rapidement.

LUCENAY.

Qu'a donc cet homme?

M. DE LAUNOY, *se levant, et apercevant Lucenay.*

Que demande monsieur de Lucenay?

LUCENAY, *allant vivement à M. de Launoy.*

Ah! monsieur, avant que mon malheureux ami soit emmené de ces lieux, ne me sera-t-il pas permis de le voir?

M. DE LAUNOY.

Vous le verrez, monsieur... Mais le départ de Mongeot est encore retardé. J'ai enchaîné, tout me le prouve, la main qui a commis le crime, mais c'est la pensée qui l'a dicté qu'il faut connaître.

LUCENAY.

Eh! quoi, monsieur, vous persistez à supposer que Charles de Mongeot...

M. DE LAUNOY.

Je ne suppose pas, monsieur, je suis certain. Je conçois votre incrédulité à cet égard, Mongeot était votre ami; mais aux yeux de tout homme non prévenu, sa culpabilité n'est que trop prouvée. Un moment après le meurtre, un homme a été trouvé dans l'intérieur du château, pâle, égaré... cet homme, c'est Mongeot. Et lui-même, cherche-t-il à se défendre? non; et ce silence est contre lui un bien terrible accusateur.

LUCENAY.

Non, je ne puis, je ne veux pas vous croire... Songez-y, monsieur, quel fatal entraînement eût donc pu décider Charles à se souiller d'un tel crime?... sa jalousie contre un époux? mais alors depuis long-temps il l'aurait tué!...

M. DE LAUNOY.

Amant heureux, amant aimé, n'a-t-il pu, dans la pensée de posséder seul enfin sa maîtresse...

LUCENAY.

Amant heureux! amant aimé!... Arrêtez, monsieur... Que répondriez-vous, si je vous disais que ce n'est pas lui qu'aimait madame de Lescombat?

M. DE LAUNOY.

Qu'entends-je! et qui donc?

LUCENAY.

Ah! pardonnez, monsieur, à l'aveu qui m'échappe... mais je ne puis, je ne dois plus le taire...

M. DE LAUNOY.

Eh bien?

LUCENAY, *à mi-voix.*

C'était moi.

M. DE LAUNOY.

Vous! Mais vous aimez madame de Rancé?

LUCENAY.

C'est vrai, monsieur; mais avant madame de Rancé, c'était Marie que j'aimais.

M. DE LAUNOY.

Mongeot le savait-il?

LUCENAY.

La froideur de Marie lui faisait craindre un rival... et c'est ce rival, monsieur, et non pas Lescombat que menaçait sa jalousie!

M. DE LAUNOY.

Que m'avez-vous dit?... Je conçois des soupçons que j'ose à peine m'avouer à moi-même...(*En demi-à-parté*). Le crime de Mongeot est certain... mais ce qui s'est passé hier à la subite apparition de madame de Rancé; cette scène terrible qui, dit-on, en fut la suite, et qui aurait eu lieu entre les deux époux; mais l'amour de ce jeune homme pour la femme de la victime... mais enfin, ces principes d'honneur gravés au cœur d'un soldat, tout semblerait presque m'indiquer que Mongeot, égaré par une volonté plus forte que la sienne...

LUCENAY.

Eh bien! monsieur...

M. DE LAUNOY.

Je tenterai sur lui un dernier effort.

LUCENAY.

Mais expliquez-moi...

M. DE LAUNOY.

Je ne puis encore vous répondre.

SCÈNE V.

LES MÊMES, Mme DE RANCÉ, BERGERET.

BERGERET, *entrant le premier, et montrant à Ernestine la porte vitrée à droite au troisième plan.*

Oui, madame, c'est là qu'on a placé le cercueil; chacun tour à tour y porte sa prière.

LUCENAY, *apercevant Ernestine, à part.*

Ernestine!

BERGERET, *à M. de Launoy.*

Madame de Lescombat attend monseigneur.

M. DE LAUNOY, *à lui-même.*

Ah! oui, elle, elle d'abord... (*Il remonte la scène; passant devant Ernestine, il lui dit vivement.*) Je vous reverrai bientôt, madame.

Il sort par le fond d'un pas rapide. En même temps, Bergeret dit en à parté, en marchant vers la droite.

BERGERET, *à part.*

Attendons encore... mais ne le perdons pas de vue.

Il entre dans la pièce à droite au premier plan.

SCÈNE VI.

ERNESTINE, LUCENAY, BERGERET caché

Ernestine a salué M. de Launoy au moment où il a passé devant elle; puis elle a marché vers la porte vitrée; Lucenay s'élance vers elle.

LUCENAY.

Ernestine! Ernestine!

ERNESTINE.

Laissez, monsieur... qu'espérez-vous? réveiller les souvenirs du passé?... désormais, ils ne peuvent appeler que d'inutiles regrets.

LUCENAY.

Mais ces souvenirs sont encore tout mon bonheur.

ERNESTINE.

Cessez, monsieur, cessez un langage qui m'offense... Je ne dois ni ne veux l'écouter, et lors même qu'il ne serait pas démenti par votre conduite...

LUCENAY.

Par ma conduite?...

ERNESTINE.

Je le repousserais encore... Ces funèbres vêtemens ne vous disent-ils pas quel est mon devoir et le vôtre?

LUCENAY.

Ah! vous le savez, j'aurais donné ma vie pour sauver celle de votre époux... Et cependant c'est lui qui vous a ravie à mon amour. C'est lui... mais puis-je l'accuser? n'est-ce pas à moi, à ce funeste amour que vous devez tous vos malheurs?... Qu'importe que j'en sois la cause involontaire! n'est-ce pas pour moi et par moi que vous avez souffert?... Eh bien! ce n'est plus l'amant, c'est le coupable qui demande pardon et pitié!

ERNESTINE, *avec amertume.*

Voyez les lieux où je vous ai retrouvé, monsieur, et dites-moi si je puis vous plaindre et vous pardonner!

LUCENAY.

Eh quoi! vous pensez...

ERNESTINE.

Allez, monsieur, allez porter aux pieds d'une autre femme l'hommage de vos sermens trahis et de votre inconstance.

LUCENAY.

O mon Dieu! elle m'accuse!... moi!... Je l'ai abandonnée pour Marie, dit-elle! Mais vous n'avez donc pas entendu les cris de son désespoir?... Ecoutez, Ernestine; autrefois, je l'avoue, son es-

prit, ses charmes, sa coquetterie m'ont ébloui un moment : je vous vis, et mon cœur fut pour jamais tout à vous. Dès lors sa jalousie m'a poursuivi sans relâche... Pour votre repos, pour votre honneur, Ernestine, j'ai tout caché, tout supporté sans me plaindre.

ERNESTINE.

Mais elle avait juré de me perdre.

LUCENAY.

Je l'ignorais! amené mourant dans ce château, ses soins m'ont rappelé à la vie... Je n'espérais plus vous revoir, et cependant hier, malgré la reconnaissance que je lui devais, je lui avais annoncé mon départ. Vainement elle me suppliait, vainement elle me parlait d'amour, c'est à vous seule que je pensais... c'est vous seule que j'aime, Ernestine!

ERNESTINE, *émue, et avec un doux et triste sourire.*

Eh bien! Alfred, je vous crois... oubliez aussi que je fus injuste à votre égard. (*Elle lui tend la main; Alfred la saisit et la baise avec ardeur.*) J'ai tant souffert!

LUCENAY.

Pauvre Ernestine!

ERNESTINE.

Si de rigoureux devoirs élèvent entre nous une insurmontable barrière...

LUCENAY.

Oh! ne parlez pas ainsi...

ERNESTINE.

J'emporterai du moins dans ma retraite la pensée qu'Alfred n'a pas cessé un moment d'être digne de lui-même et de moi (*En ce moment on entend le son lointain des cloches. A travers la porte vitrée on voit passer des Seigneurs, des Dames, et les gens du château qui vont rendre les derniers devoirs à M de Lescombat. Ernestine dégage vivement sa main que Lucenay tenait dans les siennes, et elle dit.*) Qu'entends-je?... Voyez! voyez! l'infortuné Lescombat attend ma prière... Hélas! qui sait si ma présence n'a point hâté sa mort?...

LUCENAY.

Ernestine, un moment...

ERNESTINE.

Ne me retenez pas... Adieu! adieu!

Lucenay l'a suivie jusqu'à la porte vitrée. Elle sort. Bergeret paraît.

SCÈNE VII.

LUCENAY, BERGERET.

LUCENAY, *à lui-même.*

Ernestine!... elle s'éloigne... oh! mais je la reverrai.

BERGERET, *à part.*

Il est seul... maintenant plus de retard.

LUCENAY, *descendant la scène, à la gauche du public.*

Elle m'a pardonné!... elle m'aime encore!. Maintenant je puis tout braver... mais puis-je oublier que Charles... Oh! si en effet il était coupable...

Il redevient triste et rêveur.

BERGERET, *à part.*

Comme le cœur me bat! n'importe!... il le faut...

LUCENAY.

Je veux le voir, l'interroger... allons...

Il marche vers le fond et est arrêté par Bergeret.

BERGERET.

Monsieur...

LUCENAY, *sans regarder d'abord Bergeret.*

Que voulez-vous?... ah! c'est vous?

BERGERET.

Oui, monsieur; encore moi.

LUCENAY.

Vous vouliez me parler? qu'avez-vous à me dire?

BERGERET.

Monsieur...

LUCENAY.

Eh bien! voyons, parlez!

BERGERET, *descendant la scène avec Lucenay; avec hésitation, et les yeux ardemment fixés sur Lucenay.*

Vous avez été élevé à la ferme du Mesnil-les-Cellières, n'est-ce pas, monsieur? Le comte de Tainville n'était ni votre père ni de vos parents, mais il vous recueillit des mains d'Etienne Guérin?

Il appuie fortement sur ce nom.

LUCENAY, *très-étonné.*

A quel propos?...

BERGERET.

D'Etienne Guérin, à qui un homme, dont peut-être Guérin vous a parlé quelquefois, vous avait confié?...

LUCENAY.

Oui; mais...

BERGERET.

Oh! je vous en supplie, répondez! Ne vous souvient-il pas d'avoir eu dans votre plus tendre enfance, près de vous, un petit compagnon de vos jeux... un enfant comme vous?

LUCENAY.

Guérin me l'a rappelé souvent.

BERGERET.

Et vous a-t-il dit ce qu'il était devenu?

LUCENAY.

Il disparut tout-à-coup, et l'on n'a plus entendu parler de lui.

BERGERET, *à part.*

Je me soutiens à peine.

LUCENAY.

Mais enfin pourquoi ces questions?

BERGERET.

Encore un mot, de grâce! Avant d'habiter le Mesnil-les-Cellières n'avez-vous pas habité une autre ferme dans une autre province?

LUCENAY.

En effet, Guérin me l'a dit aussi. (*Cherchant.*) Attendez...

BERGERET, *avec la plus vive anxiété.*

N'était-ce pas en Normandie?

LUCENAY.

Oui, en Normandie, près de Carrouges...

BERGERET.

Carrouges! oh! plus de doute. (*Tombant aux genoux de Lucenay.*) Pardon! pardon!

LUCENAY, *surpris.*

Vous, à mes pieds!...

BERGERET.

Laissez-moi couvrir de baisers et de pleurs vos mains avant qu'elles me repoussent.

LUCENAY.

Mais quel délire vous égare!

BERGERET.

Ah! grâce! grâce! mon jeune maître!

LUCENAY.

Que dites-vous?

BERGERET, *se relevant.*

Je dis qu'il est temps que vous quittiez un nom qui n'est pas le vôtre; je dis qu'il est temps que vous repreniez vos richesses, vos titres, votre rang et le nom de votre père, Julien d'Escars!

LUCENAY.

Moi... moi le fils du président d'Escars!

BERGERET.

L'âge, le nom, les circonstances, les localités, tout est certain; et à défaut de tout cela, ces traits où je retrouve ceux de votre père... oh! non, le ciel ne se joue pas ainsi des remords d'un homme, et c'est lui qui me jette au-devant de vous.

LUCENAY.

Moi! un tel nom à porter! Le président d'Escars pour père!... O mon Ernestine! je suis enfin digne de toi! (*A Bergeret.*) Mais cet enfant dont vous me parliez tout-à-l'heure... ce compagnon de mes jeux...

BERGERET.

C'était votre frère...

LUCENAY.

Mon frère!... Où est-il? qu'est-il devenu? réponds.

BERGERET.

Hélas! n'avez-vous pas vu mes larmes?

LUCENAY.

Ah! oui... Pauvre enfant! perdu! mort sans doute!... (*A Bergeret.*) Mais pourquoi mon père nous avait-il éloignés de lui tous les deux?

BERGERET.

Oh! jamais il n'eût consenti à se séparer de vous.

LUCENAY.

Quel événement alors...

BERGERET.

Ne m'interrogez pas.

LUCENAY.

Oh! parle. Qui donc nous a séparés de notre père?

BERGERET.

Victimes d'une machination infâme, tous deux vous lui fûtes enlevés pendant une longue absence.

LUCENAY.

Enlevés!...

BERGERET.

On vous fit passer pour morts tous deux, et cette nouvelle faillit coûter la vie à votre malheureux père.

LUCENAY.

Noble père!... Mais ce crime, pourquoi ce crime?

BERGERET.

L'ambition, la soif des richesses!...

LUCENAY.

Et qui l'a ordonné?

BERGERET.

Vous ne le saurez jamais! mais celui qui l'a lâchement exécuté, je vous le livre.

LUCENAY.

Où est-il?

BERGERET.

Devant vous! C'est moi!

LUCENAY, *reculant.*

Toi, malheureux!... Vous, mon camarade!... Qui donc t'a poussé à cette exécrable action?

BERGERET.

Ne me le demandez pas.

LUCENAY.

Le nom du misérable, et à ce prix... oui, à ce prix, je te pardonne.

BERGERET, *avec ivresse d'abord.*

Mon pardon!... (*Suppliant.*) Oh! mais, non, monsieur, je vous en conjure, n'exigez pas...

LUCENAY.

Mais à quelle volonté as-tu donc cédé?... Grand Dieu! j'y songe... Avant d'être madame de Lescombat, Marie fut la présidente d'Escars... avant d'être la présidente d'Escars... (*prenant le bras de Bergeret*) elle avait été sa maîtresse...

BERGERET, *à part.*

O ciel!

LUCENAY, *regardant fixement Bergeret.*

Un enfant, chacun le sait, fut le fruit de cet amour... et tu m'as dit que l'ambition, la soif des richesses... Oh! parle!... parle!... je sais tout ce dont elle est capable. (*Il regarde toujours fixement Bergeret, qui recule épouvanté.*) C'est elle, n'est-ce pas?

BERGERET, *balbutiant.*

Mais... non... je... je...

LUCENAY.

Tu pâlis, tu trembles! c'est elle!

BERGERET, *embrassant les genoux de Lucenay.*

Oh! monsieur, pardonnez-lui comme vous m'avez pardonné.

MARIE, *dans la coulisse.*

C'est bien! Attendez-moi.

BERGERET.

La voici

LUCENAY, *remontant la scène.*

Elle!... Oh! c'est Dieu qui me l'envoie.

BERGERET.

Où me cacher? où fuir?

LUCENAY.

Demeure.

BERGERET, *le repoussant, et s'enfuyant par la porte latérale de droite, au premier plan.*

Non, non... laissez-moi... je ne pourrais supporter sa présence!

Il fuit en désordre. Dans le moment même, Marie entre d'un pas rapide par la porte au premier plan à gauche. Lucenay s'est mis à l'écart.

SCÈNE VIII.

LUCENAY, MARIE.

MARIE, *pâle, troublée.*

Il faut que je voie Mengeot. O ciel! a-t-il parlé?

LUCENAY, *à part.*

Mon père, soutiens-moi.

MARIE.

De quelles terribles questions m'a donc pressée monsieur de Launey! et quels regards glacés a-t-il laissé tomber sur moi!... Soupçonnerait-il? Malheureuse!... Oh! je me fais horreur à moi-même. Et Charles!... il va mourir. (*Apercevant Lucenay.*) Lucenay!...

LUCENAY, *immobile et froid.*

Oui, moi, madame.

MARIE, *allant à lui.*

Ah! je vous trouve ici, monsieur?... j'aime à voir qu'un même sentiment nous unit encore... l'intérêt, l'amitié que nous portons à monsieur de Mongeot. Mais comme vous me regardez, monsieur!...

LUCENAY, *la regardant fixement.*

Avez-vous vu, madame, avec quelle précipitation s'est enfui Bergeret à votre approche?

MARIE.

Non. Mais quel rapport existe-t-il entre Bergeret et nous?

LUCENAY.

Vous me le demandez!...

MARIE.

Monsieur, pourquoi me parlez-vous ainsi?

LUCENAY.

Pourquoi?

MARIE.

Répondez.

LUCENAY.

C'est que le jour de la vérité est à la fin venu, madame.

MARIE.

Que voulez-vous dire?

LUCENAY.

C'est que du fond de son tombeau un père a redemandé ses enfans!

MARIE.

Grand Dieu!

LUCENAY.

C'est que l'un d'eux au moins s'est levé à sa voix.

MARIE.

Lucenay!...

LUCENAY, *d'une voix terrible.*

Il n'y a plus de Lucenay devant vous, madame!... il n'y a plus que Julien d'Escars.

MARIE, *jetant un cri de terreur.*

Ah!

LUCENAY.

Vous me comprenez enfin!... Et maintenant que faut-il que je dise à la femme qui, née dans le dernier rang de la société, et jeune fille encore, s'est montée à la place qu'elle occupe que par des crimes? eh bien, comment faut-il que je parle à la mère dont l'exécrable ambition m'a privé d'un état, d'un nom et d'un père? En quels termes m'adresserai-je à la femme qui plus tard, pesant encore sur ma destinée, m'a torturé homme, moi qu'elle avait poursuivi tout enfant; qui a médité la perte de tout ce que j'aimais, en armant l'époux contre l'épouse, l'amant contre le mari, l'ami contre l'ami! A laquelle de ces trois femmes faut-il que je parle? car pour moi vous avez été tout cela, madame.

MARIE.

O Alfred!...

LUCENAY.

N'est-ce pas que vous avez été le génie fatal de toute ma vie? Je vous ai trouvée partout sur mon chemin de malheurs et de ruines!

MARIE.

Oh! ne croyez pas...

LUCENAY.

Voulez-vous donc mentir à Dieu comme vous avez menti aux hommes! Mais malgré vous la vérité s'est fait entendre.

MARIE, *éperdue.*

Grâce! Eh bien! oui, je le confesse, j'ai commis un horrible crime; mais je voulais un nom pour mon enfant!... J'en ai été cruellement punie! Cet enfant, Dieu l'a arraché de mes bras... Et plus tard mon châtiment n'a-t-il pas été plus terrible encore? Cette femme qui avait voulu ta perte et qui t'avait sacrifié à son fils, eh bien! plus tard, sans savoir qui tu étais, cette femme t'a aimé d'amour; elle s'est agenouillée devant toi, elle devant qui chacun s'agenouillait; et maintenant il n'y a plus ici que Marie, la pauvre Marie, comme autrefois obscure, ne voulant d'autre existence que celle qu'il te plaira de lui faire; biens, nom, trésors, tout ce qui lui appartenait est à toi, elle se dépouille de tout, où plutôt elle avait tout conservé pour toi!...

LUCENAY, *la repoussant.*

Eh! madame, madame...

MARIE, *se précipitant aux pieds de Lucenay, qui est tombé sur un siége.*

Eh bien! cette femme si vaine et si ambitieuse,

elle est à tes genoux, attendant que tu veuilles bien lui répondre, ne te demandant rien qu'un coin, le plus obscur de ta maison, qu'une petite place auprès de ton foyer, qu'un regard, fût-il du maître à l'esclave... et elle mourra trop heureuse!

LUCENAY.

Que parlez-vous de place à mon foyer, vous qui m'avez chassé de la maison de mes pères? Que parlez-vous de nom, de trésors que vous restituerez à leur légitime maître? Eh! que m'importent biens, nom et trésors! il est une autre restitution à laquelle vous ne pensez pas et que vous avez à me faire.

MARIE.

Laquelle? parle! parle!

LUCENAY, *se dressant tout-à-coup devant Marie.*

Madame, vous me devez un frère.

MARIE, *reculant épouvantée.*

Ah!...

LUCENAY.

Vous n'y songiez plus, n'est-ce pas? depuis si long-temps que le crime était commis, vous l'aviez oublié. Madame, qu'avez-vous fait de mon frère? où est-il? je le veux, ou tremblez! Encore une fois, qu'avez-vous fait de mon frère?

MARIE, *tombant écrasée sur un siége, à gauche; à part.*

Bergeret, et toi aussi tu as pu me trahir!

LUCENAY.

Mais répondez... répondez-moi donc, madame. On vient! O fatalité!

Les portes du fond s'ouvrent. Lucenay a remonté la scène.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MONGEOT, UN GARDE, *au fond.*

Mongeot entre par le fond, suivi du Brigadier Asselin, et d'un Garde. Le Brigadier place le Garde dans la galerie, et se retire.

LUCENAY, *courant au-devant de Mongeot.*

Charles!

MARIE, *relevant la tête, à part.*

Mongeot!

LUCENAY, *à Mongeot, en le pressant dans ses bras.*

Mon ami!

Lucenay et Mongeot confondent un moment leurs embrassemens. Mongeot aperçoit Marie et fait un mouvement de joie.

MONGEOT.

Marie!... (*A Alfred.*) La voilà! c'est bien elle!... (*tendant la main à Lucenay.*) Merci à vous, ami, qui n'avez point abandonné le pauvre prisonnier. (*Allant à Marie.*) Et vous, soyez bénie, Marie, vous dont la présence ranime et soutient mon courage... ne plus vous voir eût été un trop affreux supplice!

Marie détourne la tête et pleure. Mongeot presse sa main dans les siennes.

LUCENAY, *à part.*

Un tel langage, à cette femme! et c'est devant moi!... (*Haut, et allant vivement à Mongeot.*) Charles!

MONGEOT, *se retournant vers lui.*

Ami!...

LUCENAY, *à part.*

Mais non, non!... ce serait détruire et sa dernière illusion et son dernier bonheur. (*Haut, pressant encore Mongeot dans ses bras.*) Charles, était-ce donc ainsi que je devais te revoir?

MONGEOT.

Ne me plaignez pas, Alfred; vous savez tout ce que l'amour d'une femme adorée peut donner de force et de résignation. Captif, flétrie déjà sans doute dans l'opinion des hommes, rien ne pourra m'abattre, et dussé-je monter sur un échafaud, j'y monterai sans me plaindre.

MARIE, *à part.*

O le plus généreux des hommes!...

LUCENAY.

L'échafaud!... mais vous n'êtes pas coupable. (*Avec amertume à Marie, s'élançant vers elle.*) N'est-il pas vrai, madame, qu'il repoussera l'accusation qui pèse sur lui, et que s'il le faut vous prendrez vous-même sa défense?...

MARIE, *à part.*

Épouvantable torture!...

LUCENAY, *à Marie.*

Vous ne répondez pas?...

MONGEOT.

Cessez, Alfred...

LUCENAY.

Non, quoique d'odieux soupçons planent sur vous, je le répète encore, vous ne pouvez être coupable. Vous meurtrier! non!.. non! En plein jour, appeler un ennemi sur le terrain, mettre votre vie en enjeu contre la sienne, vous l'eussiez fait: mais vous glisser la nuit dans sa demeure, le frapper pendant son sommeil, quand sa poitrine nue s'offrait sans défense au poignard, oh! non, non, vous n'avez point fait cela, car ce serait l'œuvre d'un lâche...

MONGEOT.

Et qui oserait dire que Mongeot est un lâche?

LUCENAY.

Moi... s'il s'était souillé d'un tel crime...

Mongeot, à ces mots d'Alfred, fait un mouvement terrible; Marie se lève épouvantée; mais Mongeot, redevenant maître de lui, dit d'une voix calme:

MONGEOT.

Je n'ai rien à répondre.

LUCENAY, *avec douleur.*

Ah! malheureux!...

Bruit extérieur. Les portes du fond s'ouvrent. Lucenay a remonté la scène. Mongeot s'approche de Marie, et lui dit à voix basse:

MONGEOT.

Vous l'avez entendu, Marie... ces mots d'Alfred sont mon plus grand châtiment... Mais pou

vous, pour votre amour, je saurai me taire et souffrir.

Il s'éloigne de Marie. On a vu entrer par les portes du fond les gens du château, les personnes invitées à la fête de la veille, le brigadier Asselin et Gardes. Des Valets, des Servantes, des Paysans des deux sexes, viennent se placer aux portes. Rosalie est accourue auprès de sa maîtresse. Pendant ce mouvement, Marie, pâle, éperdue, se soutenant à peine, dit à l'avant-scène:

MARIE.

Ah! je puis à peine résister à ma douleur et à mon effroi... (*A Rosalie.*) Rosalie, Rosalie, emmène-moi d'ici...

Marie, appuyée sur Rosalie, a remonté la scène vers le fond. Tout-à-coup, M. de Launoy paraît et lui dit d'une voix sévère:

DE LAUNOY, *à Marie.*

Restez, madame...

MARIE.

Oh! non, monsieur, n'exigez pas...

DE LAUNOY.

Restez, vous dis-je!

Marie redescend la scène à droite du public.

SCÈNE X.

MARIE, MONGEOT, LUCENAY, ROSALIE, M. DE LAUNOY, DAMES *et* SEIGNEURS, GENS DU CHATEAU, LE BRIGADIER ASSELIN, GARDES, VALETS, PAYSANS DES DEUX SEXES, ETC.

Les personnages sont ainsi placés: Marie est assise à la droite du public; Rosalie est derrière elle. Lucenay est du même côté, près de Marie, un peu en arrière, mais bien en vue du public. Mongeot, seul, debout, est à gauche: le Brigadier est à quelques pas derrière lui: M. de Launoy occupe le milieu de la scène. Les Dames et Seigneurs sont sur la troisième plan, et les gens du château garnissent le fond du théâtre. Les Paysans restent au-delà des portes.

M. DE LAUNOY, *s'asseyant.*

Charles de Mongeot, pour obtenir de vous le sincère aveu de votre crime et le nom de vos complices, je n'ai employé jusqu'ici que la prière: mais le moment est venu où je ne dois plus vous faire entendre que la voix sévère du juge... Parlez!

MONGEOT.

Épargnez-vous une peine inutile: je vous l'ai déja dit, monsieur, je ne parlerai pas! Devant un tribunal comme devant vous, sollicitations, menaces, tortures, ne pourront arracher a ma bouche une parole, à mon cœur un soupir.

M. DE LAUNOY, *à Marie.*

Vous l'entendez, madame... et vous avez un époux a venger... Vous unissez-vous à moi pour poursuivre dans Charles de Mongeot l'assassin de votre époux?

MARIE, *dans le plus grand trouble.*

Moi?... non... je ne puis...

M. DE LAUNOY.

Cette heure est solennelle, madame, et vous avez à remplir le plus saint des devoirs.. Je requiers de vous le serment. Jurez devant Dieu et devant les hommes que vous ignorez tout!

MARIE, *à part.*

O mon Dieu!

LUCENAY *à voix basse, à Marie, derrière laquelle il est placé.*

Sauvez, sauvez, mon ami!... et je puis vous pardonner encore...

Marie frémit un moment de joie à ces mots; elle se lève vivement et s'écrie:

MARIE, *à M. de Launoy.*

Eh bien! je jure... (*Retombant accablée par ses remords.*) Mais non... non... je ne puis!

M. DE LAUNOY.

Marie de Lescombat, la vérité s'est déjà fait entendre...

Mouvement général.

MONGEOT, *à part.*

Que dit-il?

M. DE LAUNOY.

Je l'ai surprise dans les aveux de vos serviteurs.

MARIE.

Qu'ont-ils pu dire!

M. DE LAUNOY.

Que dans cette nuit fatale, restée seule d'abord avec mon malheureux ami, vous n'êtes pas rentrée dans votre appartement. Mongeot, qui devait retourner a Chantilly, n'avait pas quitté le château, et vous ne l'ignoriez pas, madame. Son amour pour vous n'est plus un mystere.. Eh bien! si Mongeot en effet est innocent a vos yeux, parlez, car votre silence livre un innocent a la torture... S'il est coupable, parlez; car alors, songez-y bien, votre silence est un crime... et vous devenez sa complice.

MARIE.

Moi!...

MONGEOT.

Arrêtez!... ce que les bourreaux n'auraient pu faire, l'innocence injustement menacée le fera. Cessez d'interroger madame de Lescombat... Dédaigné, repoussé par elle, chassé de ce château par son époux, c'est moi qui ai conçu le crime, c'est moi qui l'ai commis!...

Mouvement général d'effroi et de douleur.

LUCENAY, *à part.*

Il est perdu!...

MONGEOT.

Du jour où Lescombat m'avait ravi celle que j'aimais, j'avais juré sa mort. Cette nuit, seul debout dans le château, au milieu des ténèbres et du silence, j'ai pu parvenir jusqu'à lui... Loin de moi la pensée d'un lâche assassinat!.. Appelé au combat, il a repoussé son épée que je lui présentais, en me menaçant d'un châtiment infâme... alors ma rage n'a plus connu de bornes... Une lutte terrible s'est engagée... un délire furieux égarait ma raison... et je n'ai su que je l'avais mortellement frappé, lui, lui sans armes, que lors-

. que je l'ai vu tomber tout sanglant à mes pieds.

Murmures d'horreur suivis de quelques instans de profond silence.

M. DE LAUNOY, *à lui-même.*

Il veut mourir pour elle!... (*Haut.*) Ainsi vous assumez sur vous seul la responsabilité du crime?

MONGEOT.

Sur moi seul...

LUCENAY, *bas, à Marie.*

Eh! quoi? pas un mot pour sa défense?

MARIE, *à part.*

Prenez-moi en pitié, Seigneur!

M. DE LAUNOY.

Mongeot, vous allez bientôt paraître devant d'autres juges : leur arrêt sera sans appel, et son exécution sans retard. N'avez-vous rien à ajouter à l'aveu que vous venez de faire?

MONGEOT.

Rien.

M. DE LAUNOY, *avec plus de force.*

Entendez-moi bien, Mongeot! aucune lumière n'a manqué à nos recherches. Jouet d'un amour insensé, vie, honneur, renommée, c'est à lui que vous avez tout sacrifié... Mais savez-vous bien pour qui vous vous dévouez ainsi?

MARIE.

Monsieur...

M. DE LAUNOY.

C'est pour une femme qui avait moins d'amour pour vous que d'aversion pour son mari! Pour une femme à qui il tarde que le tombe lui réponde de votre silence.

MONGEOT.

Parlez-vous de Marie!...

Il regarde Marie.

MARIE, *éperdue.*

Mongeot, ne croyez pas....

M. DE LAUNOY.

Cette femme vous a trompé, vous dis-je; épouse coupable, elle est amante infidèle.

MONGEOT, *poussant un cri.*

Marie!

MARIE.

Mensonge! mensonge!

M. DE LAUNOY.

Un autre est aimé d'elle.

LUCENAY, *s'élançant vers M. de Launoy, à voix basse.*

Silence, monsieur! silence!

M. DE LAUNOY.

Monsieur, je me dois avant tout à la justice et à la vérité. Écoutez... Tout-à-l'heure, seul avec cette femme, je l'ai interrogée; mon oreille, mes yeux suivaient avidement chacun de ses gestes, chacune de ses paroles. Pressée par mes questions, son trouble m'a livré sa pensée, il a trahi ses remords, et mes regards obstinément fixés sur elle ont surpris les secrets de son cœur. Non, son cœur n'est point à vous, Mongeot; d'autres traits que les vôtres y sont gravés, et ces traits, reproduits par un pinceau fidèle, sont là.

En parlant ainsi, M. de Launoy désigne le portrait que Marie porte sur son sein et dont on voit la chaîne. Mongeot furieux s'élance vers Marie.

MARIE, *poussant un cri et tombant dans les bras de Rosalie.*

Malheur! malheur!

Mongeot brise la chaîne, arrache le portrait, le regarde et s'écrie, en regardant Alfred:

MONGEOT.

Lui!...

LUCENAY, *à Mongeot.*

Ah! ne croyez pas...

MONGEOT, *repoussant Lucenay du geste; puis à lui-même.*

Voilà donc la récompense de mon crime!... (*Calme et d'une voix grave, à Marie.*) Femme, en face du supplice j'aurais gardé le silence; tu m'as trahi; je parlerai... (*A tous.*) J'idolâtrais Marie de Lescombat; elle m'a commandé le meurtre en me jurant d'être à moi... je devins fou... j'ai tué.

Cri général d'horreur; moment de tumulte.

LUCENAY.

Écoute-moi, Charles!

MONGEOT.

Laissez-moi!

LUCENAY.

Si tu savais...

MONGEOT, *jetant un regard de mépris sur Alfred et le repoussant de la main; à M. de Launoy :*

Où faut-il vous suivre, monsieur? Je suis prêt

Le Brigadier fait un pas vers Mongeot. Un autre garde s'avance vers Marie, à l'ordre de M. de Launoy. Lucenay pousse un cri douloureux. Tableau.

ACTE CINQUIEME.

Le théâtre représente le Préau du Châtelet. Les trois premiers plans sont couverts par une haute et large voûte qui, gauche et à droite, lie entre eux les vieux murs intérieurs de la prison. A droite, au second plan, une porte à laquelle on arrive par plusieurs marches, et qui conduit aux salles des diverses juridictions dépendantes du Châtelet. Du même côté, au quatrième plan, une grande porte bastionnée conduisant à l'extérieur. A gauche, porte de la prison de Marie au premier plan; au deuxième, au bas d'une tourelle est une porte secrète connue seulement de Bergeret. Au fond du théâtre, est une grille qui sépare le Préau des bastions extérieurs. Au lointain, vue des quais, des Tours du Palais-de-Justice, de celle de l'Horloge, et d'une partie du Pont-au-Change.

SCÈNE PREMIÈRE.

BERGERET, BAPTISTE, GUILLAUME, GEÔLIERS DU CHATELET.

Au lever du rideau, Bergeret complètement vêtu de noir est assis à la table à gauche du public, au premier plan, il écrit sur un gros registre; de l'autre côté de la scène, au deuxième plan, Baptiste et Guillaume assis sur un banc jouent aux dames; une bouteille et des verres sont à côté d'eux; ils se versent à boire, disputent sur un coup, rient entre eux, etc.

BERGERET, *écrivant*.

A la requête du ministre public... (*S'essuyant les yeux. Parlant.*) Je ne vois pas ce que j'écris. (*Écrivant.*) Marie-Françoise... (*Essuyant une larme.*) Qu'est-ce que j'ai donc dans l'œil?... Ah! c'est un bien pénible métier que celui que je fais là... Pauvre Marie!

BAPTISTE *et* GUILLAUME, *buvant*.

A votre santé, monsieur Bergeret...

BERGERET.

Merci, mes enfans. (*A part, reprenant sa plume.*) Allons, écrivons : Marie-Françoise Touchet, veuve de Lescombat, incarcérée le 29 septembre 17... (*S'arrêtant et brisant sa plume.*) Non, je ne puis écrire cela!. Et dire que pressentant cet horrible malheur, j'avais fui du château d'Escars, comme si le diable... et c'était bien lui en effet qui m'emportait vers cette odieuse geôle. (*Se levant.*) Mais là, en bonne conscience, est-il un sort pareil au mien? (*En ce moment on voit passer au-delà de la grille du fond Ernestine vêtue d'habits religieux. Apercevant Ernestine; vivement, à Baptiste et à Guillaume.*) Bon! voici quelqu'un qui veut me parler; allez à vos postes. (*Il remonte la scène et va ouvrir la porte au fond, à droite, en disant:*) Allez donc!

GUILLAUME, à *Baptiste*.

Tiens, c'est encore la religieuse qui est venue deux fois hier.

Ils sortent par la gauche. En même temps, Ernestine entre en scène par la porte à droite au fond.

SCÈNE II.

BERGERET, ERNESTINE, *vêtue des habits de professe*.

BERGERET.

Enfin, c'est vous, madame!

ERNESTINE.

Oui, et pour la dernière fois. Avant de prononcer mes vœux et de quitter pour jamais un monde où je n'ai connu que la douleur, j'ai voulu remplir un grand devoir; remplirez-vous votre promesse? êtes-vous prêt?

BERGERET.

Oui, madame... ah! vous êtes un ange! et Dieu vous tiendra compte d'une action si noble et si généreuse; pour cela il vous doit le bonheur, et il vous le rendra un jour. Quant à moi, ce que je fais là n'a rien que de naturel; en sacrifiant à Marie ma place, mon honneur, ma liberté, ma vie, je ne fais que lui donner ce qui lui appartient... N'est-ce pas mon enfant à moi? Ah! je n'oublie pas qu'autrefois c'est moi qui l'ai perdue...

ERNESTINE.

Que voulez-vous dire?

BERGERET.

Rien, rien... vous saurez... plus tard... Et puis, voyez-vous, madame, ça sera leur sauver une grande injustice... car, j'en mettrais ma main au feu, elle est innocente. (*On entend du bruit du côté de la porte du deuxième plan.*) On vient, madame; c'est elle...

ERNESTINE.

Oh! je veux la voir.

BERGERET.

Ne vous montrez pas d'abord.

SCÈNE III.

BERGERET, MARIE, ERNESTINE, *cachée un instant; d'abord* QUELQUES GARDES.

Marie entre en scène par la grande porte du second plan à droite; quelques Gardes l'escortent et s'arrêtent à la porte; Marie descend la scène silencieusement. Bergeret va aux Gardes.

BERGERET, à *mi-voix, aux Gardes:*

Maintenant, je réponds d'elle.

Les Gardes se retirent.

MARIE, *seule, à l'avant-scène.*

Ils m'ont donc condamnée aussi, moi! Ah! par moment il me semble que je continue un long rêve de terreur. Quand je regarde autour de moi, et que mes yeux s'arrêtent sur ces murailles som-

bres et glacées, alors je me réveille, et je me demande si je suis encore bien moi. Hélas! de toute cette belle existence que chacun m'enviait, il ne me reste plus que les regrets, la honte et l'épouvante!... et ce fatal amour que je ne puis arracher de mon cœur.

BERGERET, *s'approchant d'elle.*

Madame...

MARIE.

Ah! c'est vous, Bergeret... Eh bien! tout est fini...

BERGERET.

Ainsi donc ils ont été sans pitié.

MARIE.

Mon ami, j'ai besoin de tout mon courage..... mais où donc est Rosalie? depuis hier je ne l'ai pas vue. Hélas! excepté toi, tout le monde m'abandonne...

BERGERET.

Tout le monde?... Oh! ne le croyez pas... une amie, oh! oui, il vous en reste une.

MARIE.

Qui donc?

BERGERET.

Déjà deux fois elle vous a fait supplier de la recevoir, de l'entendre...

MARIE.

Ernestine!

BERGERET.

Oui, elle...

MARIE.

Jamais!

BERGERET, *suppliant.*

Oh! pour moi... pour vous, écoutez-la.

MARIE.

Non...

BERGERET.

De grâce...

MARIE.

Je ne veux pas...

ERNESTINE, *paraissant.*

Madame, dans votre intérêt même, ne repoussez pas ma prière.

MARIE.

Elle!

Ernestine fait un signe à Bergeret qui remonte la scène et sort par la droite.

SCÈNE IV.

MARIE, ERNESTINE.

MARIE.

Vous voulez sans doute, madame, vous assurer que ma liberté m'est bien ravie et que votre rivale n'est plus à craindre? Votre triomphe est certain; captive, condamnée, je ne laisserai dans la mémoire des hommes qu'un souvenir de honte et de mépris.

ERNESTINE.

Quels qu'aient pu être jusqu'ici vos sentimens à mon égard, madame, je n'ai pas mérité d'être jugée ainsi par vous... Ah! croyez-moi, Marie, ce n'est pas au moment où l'on va dire au monde un éternel adieu, qu'on veut en sortir chargée du poids de ses passions et de ses haines.

MARIE.

Gardez donc pour vous seule, madame, cette paix de l'âme que je ne puis plus connaître. Vous, on vous honore, on vous bénit... on vous aime; moi qui porte au front et dans mon cœur le sceau d'une réprobation fatale, où pourrais-je trouver les paroles qui pardonnent et les doux souvenirs qui font encore aimer? Ici, madame, l'on n'apprend qu'à maudire... Vous le voyez bien, aujourd'hui comme autrefois, il n'y a rien de commun entre nous...

ERNESTINE.

Marie, je vous apporte le pardon et l'oubli.

MARIE.

Quoi! vous avez pensé que cette femme perdue par vous, par vous criminelle, condamnée, baisserait humblement ses regards devant les vôtres, et vous demanderait merci et pitié ... à vous à qui elle doit toutes ses souffrances?...car Alfred m'aimait avant de vous connaître... et vous m'avez enlevé son amour. Je vous perdis; ce fut une grande faute; mais toute autre femme l'eût commise à ma place; vous, votre vengeance a été bien plus terrible! repos, honheur, vous m'avez tout ravi, et me voici prête à mourir. Ah! je vous le demande, madame, que voulez-vous de moi?

ERNESTINE.

O Marie! avant que vous ne m'eussiez adressé un reproche, je me l'étais fait à moi-même. Voyez mes larmes; à mon tour, c'est moi qui vous conjure d'oublier et de pardonner.

MARIE.

Vous pardonner! oh! non.

ERNESTINE.

Mais vous ne savez donc pas que Lucenay est à jamais perdu pour moi? Et maintenant je viens vous dire : Marie! haïssez-moi, maudissez-moi... mais soyez libre.

MARIE.

Libre!

ERNESTINE.

Oui!...

En ce moment, Bergeret a paru suivie de Rosalie, sur le seuil de la porte à droite, au fond; ils entrent doucement en scène, Bergeret faisant signe à Rosalie d'écouter et de se taire.

MARIE, *à elle-même.*

La liberté! la vie! mais non, non, elle ne peut vouloir me sauver.

ERNESTINE.

Les instans sont précieux; n'hésitez plus.

BERGERET, *s'élançant.*

Oui, Marie, tout est prêt, et c'est madame de Rancé qui a tout fait; dangers, obstacles, elle brave tout pour assurer votre fuite.

MARIE.

Il est donc vrai?

ERNESTINE.

Eh bien! doutez-vous encore, madame?

MARIE, *comme à elle-même.*

Que se passe-t-il donc en moi? toujours vaincue par elle... (*A Ernestine.*) Mais oubliez-vous donc, madame, pour qui vous vous dévouez ainsi?...

ERNESTINE.

Que l'arrêt qu'on a porté contre vous soit ou non mérité, je ne suis pas votre juge, moi, je ne veux être que votre sauveur...

BERGERET.

Et vous le serez, madame! écoutez : toutes mes mesures sont bien prises... (*Montrant la petite porte secrète à gauche, au pied de la tourelle.*) Cette issue secrète conduit à un souterrain, construit au temps de nos guerres civiles; il aboutit sous la voûte de l'Arche-Marion : arrivés au bord de la Seine, un bateau nous prendra là... car il faudra bien que vous m'emmeniez avec vous, Marie. (*Signe amical de Marie.*) Nous descendrons rapidement jusqu'à la hauteur d'Auteuil; une chaise de poste nous y attendra, et nous gagnerons sans retard la frontière.

MARIE, *rêveuse.*

Mais vous ne me parlez pas de Mongeot?

BERGERET.

Soustraire un seul prisonnier à la vigilance des gardiens est tout ce que je puis faire... vous le dirai-je même... le sort de cet infortuné jeune homme, en occupant seul tous les esprits, aide puissamment à notre fuite; c'est sur lui que se concentre toute la vigilance des geôliers et des gardes. Mais d'ailleurs, peut-être lui-même a-t-il encore quelque espoir...

MARIE, ERNESTINE, ROSALIE.

Que dites-vous? comment?

BERGERET.

Oui, une circonstance inespérée nous favorise. L'arrêt porté hier contre monsieur de Mongeot devait être, selon l'usage, exécuté aujourd'hui.

TOUTES TROIS.

Oui, oui... Eh bien!

BERGERET, *à Marie.*

Et d'abord la permission que j'ai obtenue de vous laisser promener dans cette partie du préau, à des heures marquées par moi, vous eût été retirée, car c'est ici qu'avant le fatal départ le condamné...

TOUTES TROIS.

Après!...

BERGERET.

Par un hasard que j'ignore, l'exécution de la sentence est certainement ajournée, car l'heure est passée, et voici bientôt la nuit. Cela annonce toujours ou la grâce entière, ou du moins une commutation de peine.

MARIE.

Oh! s'il était vrai!...

BERGERET.

Mais pardon, madame... hâtez-vous!... chaque minute est un siècle.

ERNESTINE.

Oh! oui... plus de retards...

MARIE, *après avoir réfléchi un moment.*

Eh bien! quoi qu'il puisse arriver, je m'abandonne à vous!

BERGERET, *pressant les mains de Marie; à toutes trois très-vivement.*

Agissons donc à l'instant même. (*A Ernestine.*) Il faut qu'à sept heures précises une berline nous attende à Auteuil, à la porte du bois.

ERNESTINE.

Elle y sera.

BERGERET.

Toi, Rosalie, cours, quai de la Mégisserie, n° 4, près de l'Arche-Marion, et remets ce billet à François Flamand...

ROSALIE.

A Flamand?

BERGERET.

Oui... (*A Marie, en lui montrant l'issue secrète.*) Avant cinq heures je serai là... (*A Ernestine.*) Maintenant, partez, madame. La plus active surveillance sur l'exécution de notre plan... (*A Marie, montrant la première porte à gauche.*) Ici à quatre heures, madame... (*A Rosalie, désignant la porte au fond à droite.*) Toi, cours, vole .. n'oublie pas... quai de la Mégisserie, près de l'Arche-Marion.

ROSALIE.

Ne craignez rien.

BERGERET.

Allons, pars!

ROSALIE.

Je cours!

Rosalie sort vivement par la droite, au fond, Bergeret l'a accompagnée jusque là.

ERNESTINE, *à Marie.*

Je vous dis un éternel adieu, Marie... mais votre nom vivra toujours dans mes prières...

MARIE, *prenant la main d'Ernestine et la pressant sur son cœur.*

Ernestine, grâce à vous, je n'ai plus de haine dans le cœur, et vous m'avez presque réconciliée avec moi-même... A moi votre bénédiction, ma sœur.

ERNESTINE.

Non, à vous l'amitié d'Ernestine...

BERGERET.

J'entends du bruit... séparons-nous... rentrez, Marie. (*A Ernestine.*) Venez! venez, madame.

Marie sort par la première porte à gauche, Bergeret et Ernestine disparaissent par la porte du quatrième plan, à droite. En ce moment, Lucenay entre en scène, conduit par un geôlier qui se retire. Ernestine reparaît seule au fond, derrière la grille, et disparaît par la gauche au moment où Lucenay l'aperçoit.

SCÈNE V.

LUCENAY, *seul, entrant par la première porte à droite, et apercevant Ernestine qui traverse rapidement la scène au fond.*

Ernestine!... elle ici!... sous ces habits... Ah! je le vois, nous sommes séparés pour toujours... Malheureux!... Ainsi tous ceux que j'aimais sont perdus pour moi .. Et... Charles!... Ah! du moins j'ai pu lui rendre un dernier service... Grâce à mes instances, on lui épargne ce que le supplice a de plus amer... la honte publique, et les cris et les regards de la foule. Je vais le voir... je ne veux pas qu'il emporte l'horrible pensée que son ami ait pu le trahir... Le voici!

La porte à droite, au second plan, se r'ouvre. Un Officier de justice paraît suivi de Baptiste et de Guillaume, puis entre Mongeot escorté de quelques Gardes. Lucenay s'est mis à l'écart vivement.

SCÈNE VI.

LUCENAY, *au fond*, MONGEOT, UN OFFICIER DE JUSTICE, BAPTISTE, GUILLAUME, QUELQUES GARDES.

Mongeot, qui ne porte plus sa croix de saint Louis ni ses épaulettes, descend seul à l'avant-scène. L'Officier de justice reste au fond. Il aperçoit Lucenay qui le salue; il lui fait signe de garder le silence et de ne pas se montrer.

L'OFFICIER, *avec solennité.*

Charles de Mongeot, ex-capitaine au quatrième régiment d'artillerie de Sa Majesté, sa Grandeur monseigneur le chancelier a permis que l'arrêt qui vous condamne ne fût exécuté qu'à la nuit, et que l'heure et le lieu du supplice ne fussent connus de personne.

MONGEOT.

Je dois d'humbles remercîmens à monseigneur.

L'OFFICIER.

Par suite de la sentence qui vous déclare infâme...

MONGEOT, *à part.*

O mon bienfaiteur!... ô mon père!

L'OFFICIER.

Vous deviez être dépouillé en public des insignes de votre grade, par la main du bourreau... (*Mouvement de Mongeot et de Lucenay.*) Cette peine vous est également remise.

MONGEOT.

Ah! ce supplice eût été mille fois plus terrible que l'autre!... Dites à monseigneur qu'en mourant je bénirai son nom.

LUCENAY, *à part.*

C'en est donc fait!

L'OFFICIER, *regardant Lucenay.*

N'avez-vous pas quelque parent, quelque ami dont vous veuillez recevoir les adieux?

MONGEOT, *d'une voix sombre.*

Personne!

L'OFFICIER, *étonné, faisant un signe à Lucenay.*

Cependant...

MONGEOT.

Personne!

LUCENAY, *s'approchant vivement de l'Officier, à voix basse.*

Il ne m'attendait pas... laissez-moi seul avec lui.

L'OFFICIER, *à Lucenay, bas.*

Hâtez-vous. (*Haut.*) Charles de Mongeot, quand la vingt-quatrième heure aura sonné, vous marcherez au supplice.

MONGEOT, *tirant à moitié un poignard caché sous ses habits, sourit avec amertume, en répondant à l'officier :*

Je serai prêt.

L'Officier de justice se retire avec les Geôliers et les Gardes. On place un Garde au fond, au-delà de la grille, etc.

SCÈNE VII.

LUCENAY, MONGEOT.

MONGEOT, *seul un moment à l'avant-scène.*

Ainsi tout est fini!... Voilà où la fausseté d'une femme et la lâcheté d'un homme m'ont conduit! Elle!... Oh! son châtiment espère son crime envers moi... mais lui, lui que j'avais tant aimé aussi, et qui m'a si indignement trahi!

LUCENAY, *s'élançant vers Mongeot.*

Charles, écoute-moi!

MONGEOT.

Lucenay!... vous ici!... que venez-vous y chercher?

LUCENAY.

Un ami!

MONGEOT.

Un ami, vous!... Mais tout coupable que je suis, ma plus cruelle honte est d'avoir été le vôtre!

LUCENAY.

Je te supplie de m'entendre!

MONGEOT.

Laissez-moi!... Voulez-vous seulement apaiser ma colère?... je n'en ai plus contre vous... On attaque ce que l'on hait, on chasse celui qu'on méprise... Laissez-moi!

LUCENAY.

Non!... tu m'entendras!... Les apparences sont contre moi, mais je t'en fais le serment devant Dieu...

MONGEOT.

Les apparences!... J'aimais une femme, je l'aimais d'un amour insensé, et je t'avais confié ce secret de mon cœur, à toi qui te disais mon ami, mon frère...

LUCENAY.

Et je n'ai pas cessé de l'être.

MONGEOT.

Et tu riais dans les bras de cette femme de ma crédulité; puis enfin, las de la gêne qui vous était imposée, vous résolûtes de vous rendre libres, et alors, on m'entoura de séductions; on me promit un amour éternel; et pour prix de ce bonheur... exécrable souvenir!... Et moi, aveugle, insensé que j'étais!... Tout en me maudissant moi-même, j'adorais encore la main qui m'avait poussé dans l'abîme!... Mais la justice du ciel a soulevé le voile qui recouvrait votre infamie... Les preuves, je les ai vues, et vous les appelez des apparences!... Ayez donc au moins le courage de votre crime; je ne vous haïrez pas plus, mais je vous mépriserai moins!...

LUCENAY.

Mais si j'étais cet infâme, dis-moi, Charles, pourquoi viendrais-je ainsi braver ta colère?

MONGEOT.

Eh! que sais-je, moi!... un tardif repentir peut-être...

LUCENAY.

Les lâches ne connaissent pas le repentir, ils n'ont que la crainte du châtiment... Je ne voulais pas t'affliger, et j'ai gardé le silence.

MONGEOT.

Et moi, je te dis encore que je ne te crois pas!

LUCENAY.

Mais apprends donc que c'est à Marie que je dois tous mes malheurs... apprends que cette femme...

MONGEOT.

Arrière!... je ne veux rien savoir.

LUCENAY.

O mon Dieu! prenez pitié de moi!... inspirez-moi, mon Dieu, les paroles qui peuvent le convaincre, car je ne veux pas, moi, qu'il meure en me maudissant!... (*S'approchant de Mongeot.*) Charles, mon ami...

MONGEOT.

Va-t'en!

LUCENAY.

Ah! Mongeot, par pitié...

Il veut lui prendre la main.

MONGEOT, *le repoussant.*

Va-t'en, te dis-je, va-t'en! Le meurtre, depuis que tu me l'as appris, ne m'épouvante plus... Oh! ne me tente pas! ne me tente pas!

LUCENAY, *s'attachant à ses pas.*

Entends-moi! entends-moi donc!

MONGEOT, *au comble de la fureur.*

Tiens, c'est toi qui l'auras voulu!

Mongeot saisit Alfred et lève sur lui son poignard. Il va le frapper... Au même instant, paraissent Étienne Guérin et Bergeret, l'un entrant par la porte à droite au premier plan, l'autre par le troisième plan à gauche. Ils s'élancent entre les deux jeunes gens.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BERGERET, GUÉRIN.

BERGERET.

Arrêtez!

GUÉRIN.

Lucenay!

LUCENAY, *courant à Guérin.*

Guérin! mon ami...

BERGERET, *étonné, regardant Guérin.*

Guérin!.. Étienne Guérin!... Oui, c'est bien lui!

MONGEOT, *à Bergeret.*

Monsieur, la justice évite au condamné tout ce qui peut redoubler l'horreur du supplice... (*Montrant Lucenay.*) Emmenez donc cet homme, je veux rester seul.

BERGERET.

Et vous serez obéi... Mais de grâce, un moment... (*Allant à Lucenay.*) Et vous, monsieur, restez. (*Se plaçant devant Guérin.*) Me reconnaissez-vous, Étienne Guérin?

GUÉRIN.

Attendez donc!... Mais oui, cette voix, ce regard, ces traits... O ciel! Bergeret!

BERGERET.

Oui, lui-même, Bergeret qui vient comme autrefois vous demander compte du dépôt sacré qu'il vous avait confié... (*A Lucenay.*) Oui, c'est lui seul qui peut réunir les derniers rejetons d'une illustre famille... lui seul qui peut rendre un frère au fils du président d'Escars...

LUCENAY.

Mon frère!... Oui, Guérin, je te l'ai écrit... tu le sais, parle; toi seul en effet peut me rendre mon frère!

MONGEOT, *désignant Lucenay.*

Lui! le fils du président d'Escars...

GUÉRIN.

Que me demandez-vous?... Hélas! j'ignore son sort; depuis que j'ai quitté Carrouges et Alençon...

MONGEOT, *à part.*

Carrouges! Alençon!... Que dit-il?

GUÉRIN, *bas à Lucenay.*

Mais... devant cet officier... Ce condamné... Ce n'est pas le lieu d'une telle explication... Venez, mon enfant... Et vous, Bergeret...

MONGEOT, *allant à Guérin.*

Non, non, restez. Que disiez-vous de Carrouges et d'Alençon?

GUÉRIN.

Comment!... Mais en quoi cela peut-il vous intéresser?

MONGEOT

Parlez!

LUCENAY, *regardant Mongeot, à part.*

Qu'a-t-il donc?

BERGERET.

Parlez, parlez!

GUÉRIN, *à Bergeret.*

Eh bien ! la veille du jour où vous vîntes, Bergeret, me demander les deux enfans confiés à ma garde, l'aîné, Charles...

LUCENAY, BERGERET, MONGEOT.

Charles !...

GUÉRIN, *tout en parlant, regardant Mongeot et Lucenay.*

Oui, Charles... Plus âgé que son frère de quelques années... trop maltraité par ma femme, qui le haïssait, il s'enfuit de notre ferme.

MONGEOT.

La ferme de Carrouges !

GUÉRIN, *de plus en plus étonné.*

Oui !... J'allai à Alençon... d'abord je ne pus savoir ce qu'il était devenu; mais plus tard, lors d'un voyage que je fis en secret dans cette ville, j'appris qu'un vieil officier l'avait recueilli...

MONGEOT.

Un vieux colonel, n'est-ce pas ?

GUÉRIN.

En effet. Mais d'où savez-vous...

MONGEOT.

Et ne s'appelait-il pas Mongeot ?

LUCENAY, BERGERET.

Grand Dieu !

GUÉRIN.

C'est son nom !

BERGERET, *montrant Mongeot.*

Et le sien !

GUÉRIN.

Qu'entends-je !

LUCENAY.

Qu'a-t-il dit ?

GUÉRIN, *à Lucenay.*

Venez, mon enfant... Fuyons ces lieux maudits où votre nom se couvrirait d'opprobre !

LUCENAY.

Quoi donc ? Charles...

BERGERET, *montrant Mongeot.*

Julien d'Escars, voilà votre frère !

MONGEOT *et* LUCENAY.

Mon frère !

Ils se regardent d'un air attendri. La porte à gauche s'est ouverte; Marie a paru sur le seuil sans qu'on l'ait remarquée; elle entend ces mots et le reste de la scène.

MONGEOT, *tendant les bras à Lucenay.*

Oh ! le souvenir de notre père est entre nous ! Coupable ou non, viens, viens, frère, viens dans mes bras !

Ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre.

GUÉRIN.

Pauvres enfans !

LUCENAY.

Crois-le bien, frère, je ne suis point coupable ! O jour mille fois béni !... (*Avec désespoir.*) Mais, que dis-je ?... malheureux ! je n'ai retrouvé mon frère qu'au pied de l'échafaud !...

MONGEOT.

Du courage, frère !... Ah ! loin d'accuser le ciel, rends-lui grâces avec moi de m'avoir gardé à mon heure suprême une consolation si puissante et une si grande joie !...

Marie s'avance en scène.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MARIE.

LUCENAY, MONGEOT.

Marie !...

BERGERET, *à part.*

Marie !... Ah ! j'avais tout oublié... Mais lui, Charles, il va donc périr !..

LUCENAY, *à Charles.*

Viens, frère !...

MARIE.

Rassurez-vous, vous ne subirez pas long-temps ma présence... (*A Bergeret, à mi-voix, lui montrant la porte secrète.*) Bergeret, voici l'heure... ouvrez cette porte.

BERGERET, *marchant d'un pas chancelant vers la porte, à part.*

Et je laisse au bourreau le fils de mon maître ! (*A Marie.*) Venez.

MARIE.

Non. (*Montrant Mongeot.*) C'est à lui de vous suivre.

BERGERET.

Mais vous ?... ô ciel !... que faire ?...

MARIE.

Votre devoir est le mien. Partez ! (*A Bergeret qui hésite.*) Obéissez-moi, vous dis-je !...

BERGERET, *éperdu.*

Eh bien ! oui. (*A part.*) Mais mon parti est pris. (*A Mongeot.*) Venez, venez, monsieur.

MONGEOT, *à Bergeret.*

Où me conduisez-vous ? (*Bergeret va répondre, Marie le retient.*) Je comprends... je saurai mourir en soldat. Oh ! ne dites rien à mon frère.

BERGERET, *entraînant Mongeot.*

Hâtons-nous.

MONGEOT.

Adieu, frère !

LUCENAY, *s'élançant vers lui.*

Je te suis.

MARIE, *poussant vivement la porte sur Bergeret et sur Mongeot. A Lucenay :*

Restez !

SCÈNE X.

MARIE, LUCENAY, GUÉRIN.

LUCENAY.

Qu'osez-vous dire ? où l'a-t-on conduit ?

MARIE, *l'oreille appuyée contre l'issue secrète.*

Silence !

GUÉRIN, *à Lucenay.*

Sortons, mon fils.